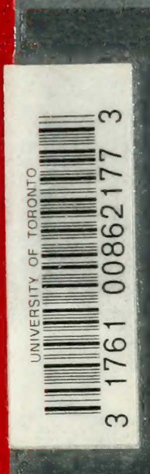
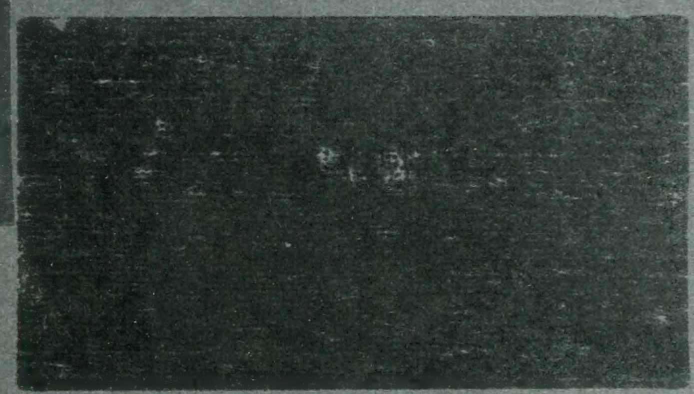
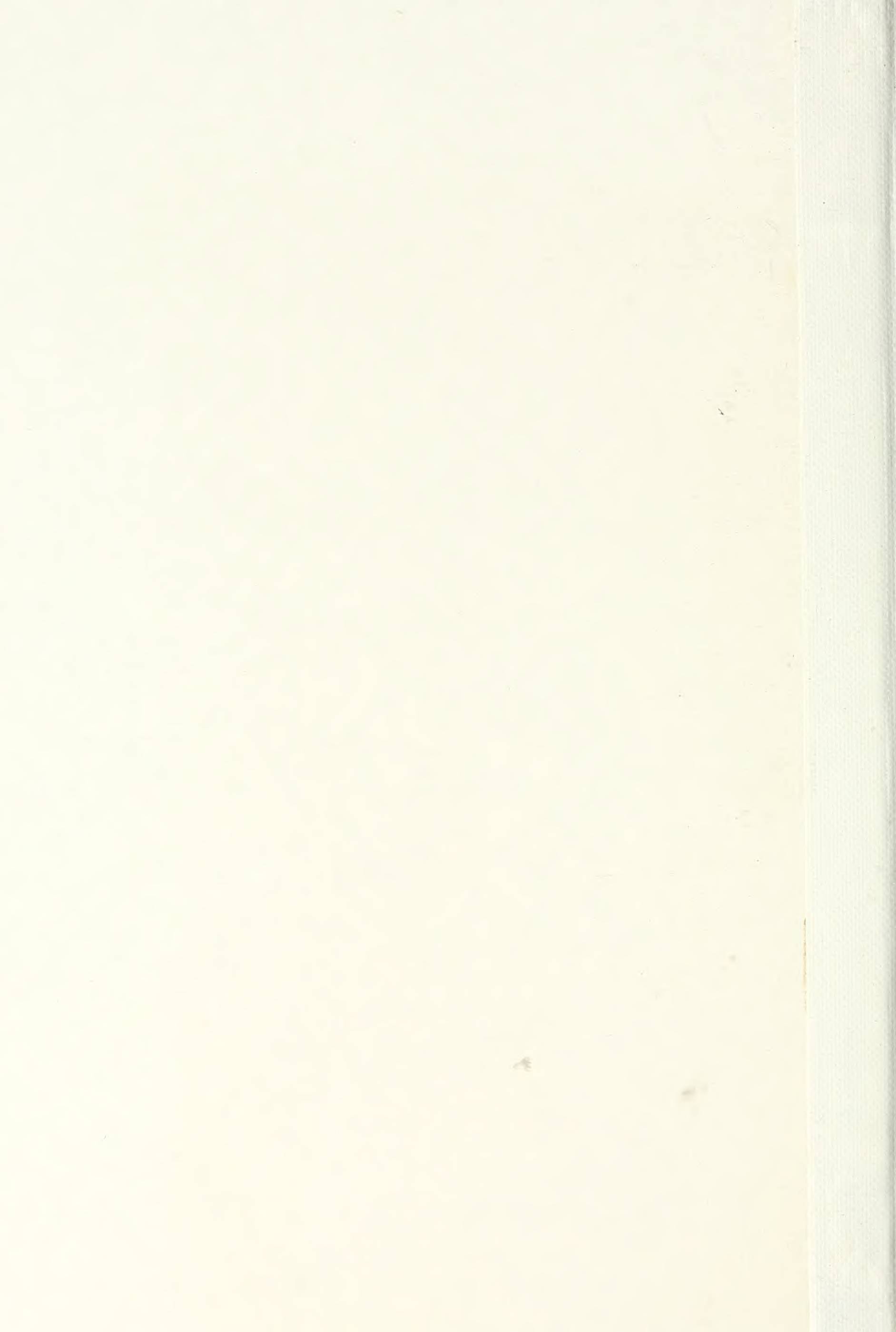
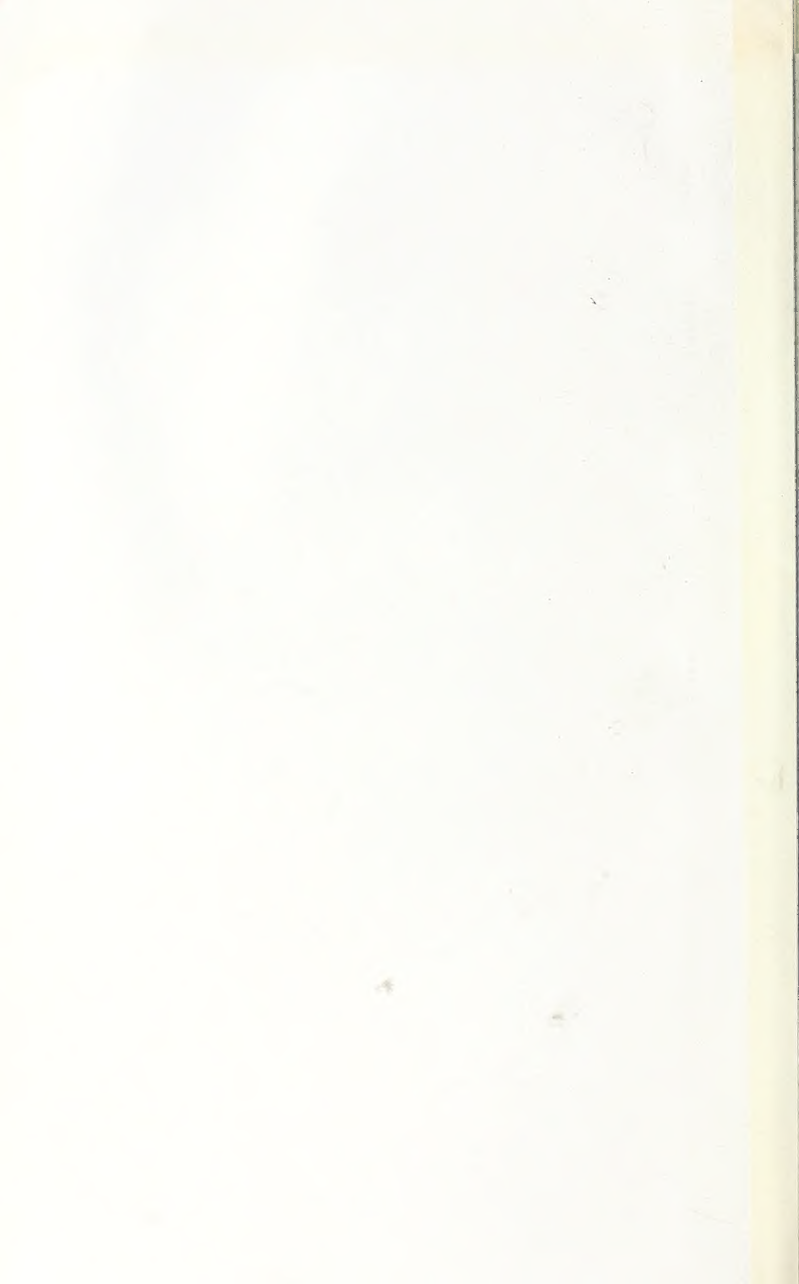

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00862177 3









ISABELLE

ANDRÉ
GIDE

LE LIVRE DE POCHE

intégral


VELUT
ARBOR
ÆVO

ISABELLE

ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

nrf

Les Cahiers d'André Walter.
Le Traité du Narcisse.
Les Poésies d'André Walter.
Le Voyage d'Urien.
La Tentative amoureuse.
Paludes.
Les Nourritures terrestres.
Réflexions sur quelques points de littérature et de morale.
Philoctète.
Le Prométhée mal enchainé.
Lettres a Angèle
Le Roi Candaule.
Saul.
Prétextes.
Amyntas.
Le Retour de l'Enfant prodigue.
La Porte étroite.
Oscar Wilde. In memoriam.
Corydon.
Isabelle.
Souvenirs de la Cour d'Assises.
Les Caves du Vatican,
La Symphonie Pastorale.
Si le grain ne meurt.
Numquid et tu?
Incidences.
Les Faux-Monnayeurs.
Le Journal des Faux-Monnayeurs.
Voyage au Congo.
Le Retour du Tchad.
L'École des Femmes.
Essai sur Montaigne.
Robert.
L'Affaire Redureau.
La Sequestrée de Poitiers.
Œdipe.
Divers.
Perséphone.
Les Nouvelles Nourritures.
Geneviève.
Retour de l'U. R. S. S.
Retouches a mon Retour de l'U. R. S. S.
Journal 1889-1939.
Découvrons Henri Michaux.
Interwiews imaginaires.
Journal (1939-1942).
Thésée.
Le Procès.
L'Arbitraire.
Correspondance avec Françis James.
Correspondance avec Paul Claudel.
Littérature engagée.
Ainsi soit-il.
Correspondance avec Paul Valéry.

Chez d'autres éditeurs :

L'Immoraliste.
Prétextes.
La Porte étroite.
Oscar Wilde.
Nouveaux prétextes.
Feuillets d'automne.
Dostoievski.
Notes sur Chopin.
Et nunc manet in te.
Correspondance avec R. M. Rilke.

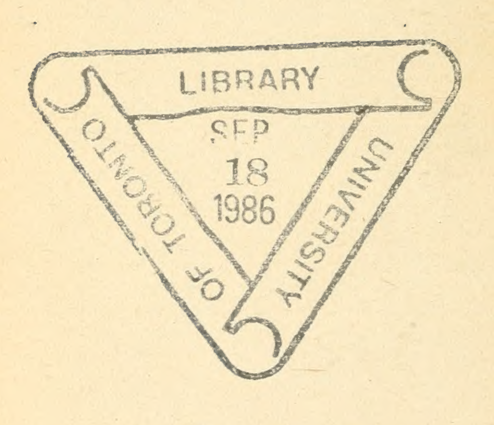
Parus dans le Livre de Poche :

La Symphonie pastorale.
Les Faux-Monnayeurs.
L'Immoraliste.
Les Caves du vatican.

ANDRÉ GIDE

Isabelle

GALLIMARD





A ANDRÉ RUYTERS



Gérard Lacase, chez qui nous nous retrouvâmes au mois d'août 189., *nous mena, Francis Jammes et moi, visiter le château de la Quartfourche dont il ne restera bientôt plus que des ruines, et son grand parc délaissé où l'été fastueux s'éployait à l'aventure. Rien plus n'en défendait l'entrée : le fossé à demi comblé, la haie crevée, ni la grille descellée qui céda de travers à notre premier coup d'épaule. Plus d'allées; sur les pelouses débordées quelques vaches pâturaient librement l'herbe surabondante et folle : d'autres cherchaient le frais au creux des massifs éventrés; à peine distinguait-on de-ci, de-là, parmi la profusion sauvage, quelque*

fleur ou quelque feuillage insolite, patient reste des anciennes cultures, presque étouffé déjà par les espèces plus communes. Nous suivions Gérard sans parler, oppressés par la beauté du lieu, de la saison, de l'heure, et parce que nous sentions aussi tout ce que cette excessive opulence pouvait cacher d'abandon et de deuil. Nous parvînmes devant le perron du château, dont les premières marches étaient noyées dans l'herbe, celles d'en haut disjointes et brisées; mais, devant les portes-fenêtres du salon, les volets résistants nous arrêtèrent. C'est par un soupirail de la cave que, nous glissant comme des voleurs, nous entrâmes; un escalier montait aux cuisines; aucune porte intérieure n'était close... Nous avancions de pièce en pièce, précautionneusement car le plancher par endroits fléchissait et faisait mine de se rompre; étouffant nos pas, non que quelqu'un pût être là pour les entendre, mais, dans le grand silence de cette maison vide, le bruit de notre présence retentissait indécemment, nous effrayait presque. Aux fenêtres du rez-de-chaussée plusieurs carreaux manquaient; entre les lames des contrevents un bignonia

poussait, dans la pénombre de la salle à manger, d'énormes tiges blanches et molles.

Gérard nous avait quittés; nous pensâmes qu'il préférait revoir seul ces lieux dont il avait connu les hôtes, et nous continuâmes sans lui notre visite. Sans doute nous avait-il précédés au premier étage, à travers la désolation des chambres nues : dans l'une d'elles une branche de buis pendait encore au mur, retenue à une sorte d'agrafe par une faveur décolorée; il me parut qu'elle balançait faiblement au bout de son lien, et je me persuadai que Gérard en passant venait d'en détacher une ramille.

Nous le retrouvâmes au second étage, près de la fenêtre dévitrée d'un corridor par laquelle on avait ramené vers l'intérieur une corde tombant du dehors; c'était la corde d'une cloche, et je l'allais tirer doucement, quand je me sentis saisir le bras par Gérard; son geste, au contraire d'arrêter le mien, l'amplifia : soudain retentit un glas rauque, si proche de nous, si brutal, qu'il nous fit péniblement tressaillir; puis, lorsqu'il semblait déjà que se fût refermé le silence, deux notes pures tombèrent

encore, espacées, déjà lointaines. Je m'étais retourné vers Gérard et je vis que ses lèvres tremblaient.

— Allons-nous-en, fit-il. J'ai besoin de respirer un autre air.

Sitôt dehors il s'excusa de ne pouvoir nous accompagner : il connaissait quelqu'un dans les environs, dont il voulait aller prendre des nouvelles. Comprenant au ton de sa voix qu'il serait indiscret de le suivre, nous rentrâmes seuls, Jammes et moi, à La R. où Gérard nous rejoignit dans la soirée.

— Cher ami, lui dit bientôt Jammes, apprenez que je suis résolu à ne plus raconter la moindre histoire, que vous ne nous ayez sorti celle qu'on voit qui vous tient au cœur.

Or les récits de Jammes faisaient les délices de nos veillées.

— Je vous raconterais volontiers le roman dont la maison que vous vîtes tantôt fut le théâtre, commença Gérard, mais outre que je ne sus le découvrir, ou le reconstituer, qu'en partie, je crains de ne pouvoir apporter quelque ordre dans mon récit qu'en dépouillant chaque événement de l'attrait

énigmatique dont ma curiosité le revêtait naguère...

— Apportez à votre récit tout le désordre qu'il vous plaira, reprit Jammes.

— Pourquoi chercher à recomposer les faits selon leur ordre chronologique, dis-je; que ne nous les présentez-vous comme vous les avez découverts?

— Vous permettrez alors que je parle beaucoup de moi, dit Gérard.

— Chacun de nous fait-il jamais rien d'autre! repartit Jammes.

C'est le récit de Gérard que voici.



I

J'ai presque peine à comprendre aujourd'hui l'impatience qui m'élançait alors vers la vie. A vingt-cinq ans je n'en connaissais rien à peu près, que par les livres; et c'est pourquoi sans doute je me croyais romancier; car j'ignorais encore avec quelle malignité les événements dérobent à nos yeux le côté par où ils nous intéresseraient davantage, et combien peu de prise ils offrent à qui ne sait pas les forcer.

Je préparais alors, en vue de mon docto-

rat, une thèse sur la chronologie des sermons de Bossuet; non que je fusse particulièrement attiré par l'éloquence de la chaire : j'avais choisi ce sujet par révérence pour mon vieux maître Albert Desnos, dont l'importante *Vie de Bossuet* achevait précisément de paraître. Aussitôt qu'il connut mon projet d'études, M. Desnos s'offrit à m'en faciliter les abords. Un de ses plus anciens amis, Benjamin Floche, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, possédait divers documents qui sans doute pourraient me servir; en particulier une Bible couverte d'annotations de la main même de Bossuet. M. Floche s'était retiré depuis une quinzaine d'années à la Quartfourche, qu'on appelait plus communément : le Carrefour, propriété de famille aux environs de Pont-l'Évêque, dont il ne bougeait plus, où il se ferait un plaisir de me recevoir et de mettre à ma disposition ses papiers, sa bibliothèque

et son érudition que M. Desnos me disait être inépuisable.

Entre M. Desnos et M. Floche des lettres furent échangées. Les documents s'annoncèrent plus nombreux que ne me l'avait d'abord fait espérer mon maître; il ne fut bientôt plus question d'une simple visite : c'est un séjour au château de la Quartfourche que, sur la recommandation de M. Desnos, l'amabilité de M. Floche me proposait. Bien que sans enfant, M. et Madame Floche n'y vivaient pas seuls : quelques mots inconsidérés de M. Desnos, dont mon imagination s'empara, me firent espérer de trouver là-bas une société avenante, qui tout aussitôt m'attira plus que les documents poudreux du Grand Siècle; déjà ma thèse n'était plus qu'un prétexte; j'entrais dans ce château non plus en scolar, mais en Nejdanof, en Valmont; déjà je le peuplais d'aventures. La Quartfourche! je répétais ce nom mystérieux : c'est ici, pensais-je, qu'Hercule hésite...

Je sais de reste ce qui l'attend sur le sentier de la vertu; mais l'autre route?... l'autre route...

Vers le milieu de septembre, je rassemblai le meilleur de ma modeste garde-robe, renouvelai mon jeu de cravates, et partis.

Quand j'arrivai à la station du Breuil-Blangy, entre Pont-l'Évêque et Lisieux, la nuit était à peu près close. J'étais seul à descendre du train. Une sorte de paysan en livrée vint à ma rencontre, prit ma valise et m'escorta vers la voiture qui stationnait de l'autre côté de la gare. L'aspect du cheval et de la voiture coupa l'essor de mon imagination; on ne pouvait rêver rien de plus minable. Le paysan-cocher repartit pour dégager la malle que j'avais enregistrée; sous ce poids les ressorts de la calèche fléchirent. A l'intérieur, une odeur de poulailler suffocante... Je voulus baisser la vitre de la portière, mais la poignée de cuir me resta dans la main. Il avait plu dans la journée; la

route était tirante; au bas de la première côte, une pièce du harnais céda. Le cocher sortit de dessous son siège un bout de corde et se mit en posture de rafistoler le trait. J'avais mis pied à terre et m'offris à tenir la lanterne qu'il venait d'allumer; je pus voir que la livrée du pauvre homme, non plus que le harnachement, n'en était pas à son premier rapiéçage.

— Le cuir est un peu vieux, hasardai-je.

Il me regarda comme si je lui avais dit une injure, et presque brutalement :

— Dites donc : c'est tout de même heureux qu'on ait pu venir vous chercher.

— Il y a loin, d'ici le château? questionnai-je de ma voix la plus douce. Il ne répondit pas directement, mais :

— Pour sûr qu'on ne fait pas le trajet tous les jours! — Puis au bout d'un instant :

— Voilà peut-être bien six mois qu'elle n'est pas sortie, la calèche...

— Ah!... Vos maîtres ne se promènent pas

souvent? repris-je par un effort désespéré d'amorcer la conversation.

— Vous pensez! Si l'on n'a pas autre chose à faire!

Le désordre était réparé : d'un geste il m'invita à remonter dans la voiture, qui repartit.

Le cheval peinait aux montées, trébuchait aux descentes et tricotait affreusement en terrain plat; parfois, tout inopinément, il stoppait. — Du train dont nous allons, pensais-je, nous arriverons au Carrefour longtemps après que mes hôtes se seront levés de table; et même (nouvel arrêt du cheval) après qu'ils se seront couchés. J'avais grand-faim; ma bonne humeur tournait à l'aigre. J'essayai de regarder le pays : sans que je m'en fusse aperçu, la voiture avait quitté la grande route et s'était engagée dans une route plus étroite et beaucoup moins bien entretenue; les lanternes n'éclairaient de droite et de gauche qu'une haie continue, touffue et haute; elle

semblait nous entourer, barrer la route, s'ouvrir devant nous à l'instant de notre passage, puis, aussitôt après se refermer.

Au bas d'une montée plus raide, la voiture s'arrêta de nouveau. Le cocher vint à la portière et l'ouvrit, puis, sans façons :

— Si Monsieur voulait bien descendre. La côte est un peu dure pour le cheval. — Et lui-même fit la montée en tenant par la bride la haridelle. A mi-côte il se retourna vers moi, qui marchais en arrière :

— On est bientôt rendu, dit-il sur un ton radouci. Tenez : voilà le parc. Et je distinguai devant nous, encombrant le ciel découvert, une sombre masse d'arbres. C'était une avenue de grands hêtres, sous laquelle enfin nous entrâmes, et où nous rejoignîmes la première route que nous avions quittée. Le cocher m'invita à remonter dans la voiture, qui parvint bientôt à la grille; nous pénétrâmes dans le jardin.

Il faisait trop sombre pour que je pusse rien distinguer de la façade du château; la voiture me déposa devant un perron de trois marches, que je gravis, un peu ébloui par le flambeau qu'une femme sans âge, sans grâce, épaisse et médiocrement vêtue tenait à la main et dont elle rabattait vers moi la lumière. Elle me fit un salut un peu sec. Je m'inclinai devant elle, incertain...

— Madame Floche, sans doute?...

— Mademoiselle Verdure simplement. Monsieur et Madame Floche sont couchés. Ils vous prient d'excuser s'ils ne sont pas là pour vous recevoir; mais on dîne de bonne heure ici.

— Vous-même, Mademoiselle, je vous aurai fait veiller bien tard.

— Oh! moi, j'y suis faite, dit-elle sans se retourner.

Elle m'avait précédé dans le vestibule. — Vous serez peut-être content de prendre quelque chose?

— Ma foi, je vous avoue que je n'ai pas dîné.

Elle me fit entrer dans une vaste salle à manger où se trouvait préparé un médianoche confortable.

— A cette heure, le fourneau est éteint; et à la campagne il faut se contenter de ce que l'on trouve.

— Mais tout cela m'a l'air excellent, dis-je en m'attablant devant un plat de viande froide. Elle s'assit de biais sur une autre chaise près de la porte, et, pendant tout le temps que je mangeais, resta les yeux baissés, les mains croisées sur les genoux, délibérément subalterne. A plusieurs reprises, comme la morne conversation retombait, je m'excusai de la retenir; mais elle me donna à entendre qu'elle attendait que j'eusse fini pour desservir :

— Et votre chambre, comment feriez-vous pour la trouver tout seul?...

Je dépêchais et mettais bouchées doubles lorsque la porte du vestibule s'ouvrit : un

abbé entra, à cheveux gris, de figure rude mais agréable.

Il vint à moi la main tendue :

— Je ne voulais pas remettre à demain le plaisir de saluer notre hôte. Je ne suis pas descendu plus tôt parce que je savais que vous causiez avec Mademoiselle Olympe Verdure, dit-il, en tournant vers elle un sourire qui pouvait être malicieux, cependant qu'elle pinçait les lèvres et faisait visage de bois : — Mais à présent que vous avez achevé de manger, continua-t-il tandis que je me levais de table, nous allons laisser Mademoiselle Olympe remettre ici un peu d'ordre; elle trouvera plus décent, je le présume, de laisser un homme accompagner Monsieur Lacase jusqu'à sa chambre à coucher, et de résigner ici ses fonctions.

Il s'inclina cérémonieusement devant Mademoiselle Verdure, qui lui fit une révérence écourtée.

— Oh! je résigne; je résigne... Monsieur

l'abbé, devant vous, vous le savez, je résigne toujours... Puis revenant à nous brusquement :
— Vous alliez me faire oublier de demander à Monsieur Lacase ce qu'il prend à son premier déjeuner.

— Mais, ce que vous voudrez, Mademoiselle... Que prend-on d'ordinaire ici?

— De tout. On prépare du thé pour ces dames, du café pour Monsieur Floche, un potage pour Monsieur l'abbé, et du racahout pour Monsieur Casimir.

— Et vous, Mademoiselle, vous ne prenez rien?

— Oh! moi, du café au lait, simplement.

— Si vous le permettez, je prendrai du café au lait avec vous.

— Eh! eh! tenez-vous bien, Mademoiselle Verdure, dit l'abbé en me prenant par le bras — Monsieur Lacase m'a tout l'air de vous faire la cour!

Elle haussa les épaules, puis me fit un rapide salut, tandis que l'abbé m'entraînait.

Ma chambre était au premier étage, presque à l'extrémité d'un couloir.

— C'est ici, dit l'abbé en ouvrant la porte d'une pièce spacieuse, qu'illuminait un grand brasier. — Dieu me pardonne! on vous a fait du feu!... Vous vous en seriez peut-être bien passé... Il est vrai que les nuits de ce pays sont humides, et la saison, cette année, est anormalement pluvieuse...

Il s'était approché du foyer vers lequel il tendit ses larges paumes tout en écartant le visage, comme un dévot qui repousse la tentation. Il semblait disposé à causer plutôt qu'à me laisser dormir.

— Oui, commença-t-il, en avisant ma malle et mon sac de nuit, — Gratien vous a monté vos colis.

— Gratien, c'est le cocher qui m'a conduit? demandai-je.

— Et c'est aussi le jardinier; car ses fonctions de cocher ne l'occupent guère.

— Il m'a dit en effet que la calèche ne sortait pas souvent.

— Chaque fois qu'elle sort c'est un événement historique. D'ailleurs Monsieur de Saint-Auréol n'a depuis longtemps plus d'écurie; dans les grandes occasions, comme ce soir, on emprunte le cheval du fermier.

— Monsieur de Saint-Auréol? répétai-je, surpris.

— Oui, dit-il, je sais que c'est Monsieur Floche que vous venez voir; mais la Quartfourche appartient à son beau-frère. Demain vous aurez l'honneur d'être présenté à Monsieur et à Madame de Saint-Auréol.

— Et qui est Monsieur Casimir? dont je ne sais qu'une chose, c'est qu'il prend du racahout le matin.

— Leur petit-fils et mon élève. Dieu me permet de l'instruire depuis trois ans. Il avait dit ces mots en fermant les yeux et avec une componction modeste, comme s'il s'était agi d'un prince du sang.

— Ses parents ne sont pas ici? demandai-je.

— En voyage. Il serra les lèvres fortement puis reprit aussitôt :

— Je sais, Monsieur, quelles nobles et saintes études vous amènent...

— Oh! ne vous exagérez pas leur sainteté, interrompis-je aussitôt en riant, c'est en historien seulement qu'elles m'occupent.

— N'importe, fit-il, écartant de la main toute pensée désobligeante; l'histoire a bien aussi ses droits. Vous trouverez en Monsieur Floche le plus aimable et le plus sûr des guides.

— C'est ce que m'affirmait mon maître, Monsieur Desnos.

— Ah! Vous êtes élève d'Albert Desnos? Il serra les lèvres de nouveau. J'eus l'imprudence de demander :

— Vous avez suivi de ses cours?

— Non! fit-il rudement. Ce que je sais de lui m'a mis en garde... C'est un aventurier de la pensée. A votre âge on est assez facilement

séduit par ce qui sort de l'ordinaire... Et, comme je ne répondais rien : — Ses théories ont d'abord pris quelque ascendant sur la jeunesse; mais on en revient déjà, m'a-t-on dit.

J'étais beaucoup moins désireux de discuter que de dormir. Voyant qu'il n'obtiendrait pas de réplique :

— Monsieur Floche vous sera de conseil plus tranquille, reprit-il; puis, devant un bâillement que je ne dissimulai point :

— Il se fait assez tard : demain, si vous le permettez, nous trouverons loisir pour reprendre cet entretien. Après ce voyage vous devez être fatigué.

— Je vous avoue, Monsieur l'abbé, que je croule de sommeil.

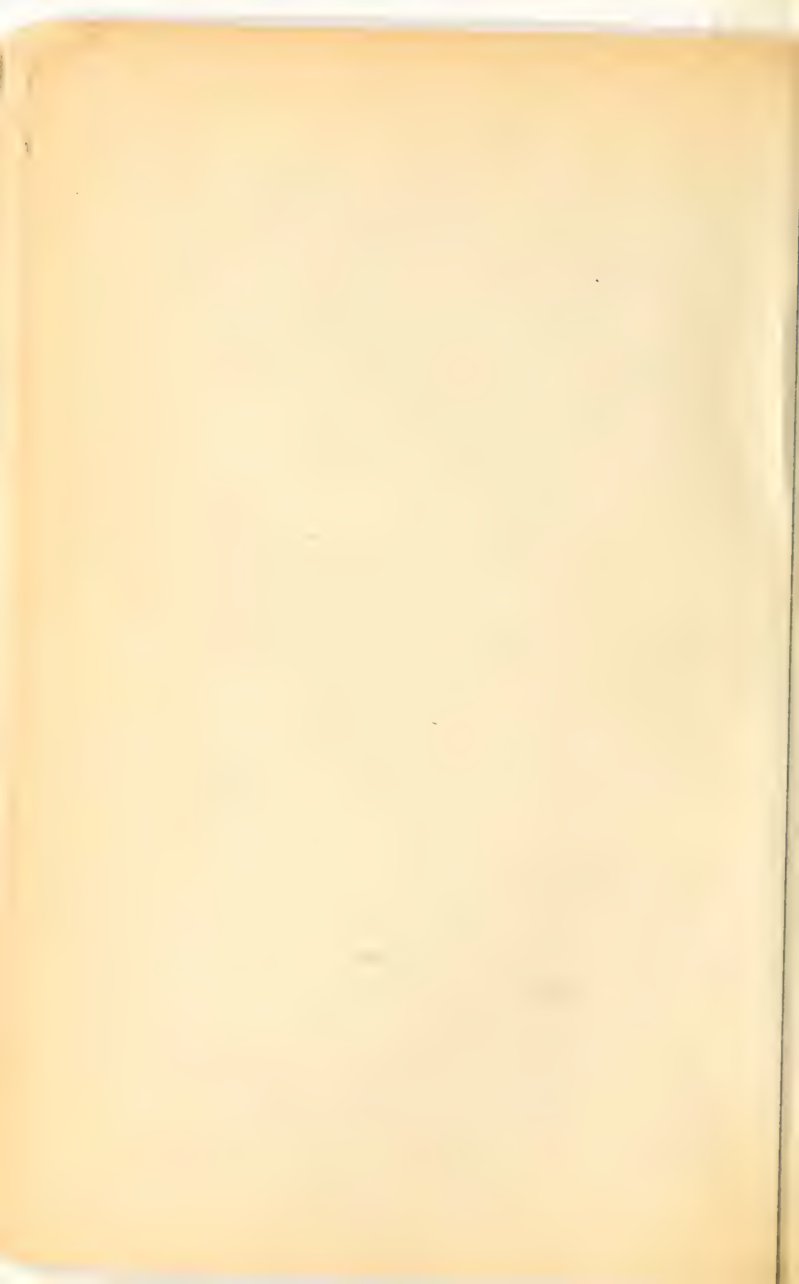
Dès qu'il m'eut quitté, je relevai les bûches du foyer, j'ouvris la fenêtre toute grande, repoussant les volets de bois. Un grand souffle obscur et mouillé vint incliner la flamme de ma bougie, que j'éteignis pour contempler la nuit. Ma chambre ouvrait sur le parc, mais non

sur le devant de la maison comme celles du grand couloir qui devaient sans doute jouir d'une vue plus étendue; mon regard était aussitôt arrêté par des arbres; au-dessus d'eux, à peine restait-il la place d'un peu de ciel où le croissant venait d'apparaître, recouvert par les nuages presque aussitôt. Il avait plu de nouveau; les branches larmoyaient encore...

— Voici qui n'invite guère à la fête, pensai-je, en refermant fenêtre et volets. Cette minute de contemplation m'avait transi, et l'âme encore plus que la chair; je rabattis les bûches, ranimai le feu, et fus heureux de trouver dans mon lit une cruche d'eau chaude, que sans doute l'attentionnée Mademoiselle Verdure y avait glissée.

Au bout d'un instant je m'avisai que j'avais oublié de mettre à la porte mes chaussures. Je me relevai et sortis un instant dans le couloir; à l'autre extrémité de la maison, je vis passer Mademoiselle Verdure. Sa chambre était au-dessus de la mienne, comme me l'in-

diqua son pas lourd qui, peu de temps après, commença d'ébranler le plafond. Puis il se fit un grand silence et, tandis que je plongeais dans le sommeil, la maison leva l'ancre pour la traversée de la nuit.



Je fus réveillé d'assez bon matin par les bruits de la cuisine dont une porte ouvrait précisément sous ma fenêtre. En poussant mes volets j'eus la joie de voir un ciel à peu près pur; le jardin, mal ressuyé d'une récente averse, brillait; l'air était bleuissant. J'allais refermer ma fenêtre, lorsque je vis sortir du potager et accourir vers la cuisine un grand enfant, d'âge incertain car son visage marquait trois ou quatre ans de plus que son corps; tout contrefait, il portait de guingois : ses jambes torses lui donnaient une allure extraordinaire :

il avançait obliquement, ou plutôt procédait par bonds, comme si, à marcher pas à pas, ses pieds eussent dû s'entraver... C'était évidemment l'élève de l'abbé, Casimir. Un énorme chien de Terre-Neuve gambadait à ses côtés, sautait de conserve avec lui, lui faisait fête; l'enfant se défendait tant bien que mal contre sa bousculante exubérance; mais au moment qu'il allait atteindre la cuisine, culbuté par le chien, soudain je le vis rouler dans la boue. Une maritorne épaisse s'élança, et tandis qu'elle relevait l'enfant :

— Ah ben! vous v'là beau! Si c'est Dieu permis de s'met' dans des états pareils! On vous l'a pourtant répété bien des fois d'quitter l'Terno dans la remise!... Allons! v'nez-vous-en par ici qu'on vous essuie...

Elle l'entraîna dans la cuisine. A ce moment j'entendis frapper à ma porte; une femme de chambre m'apportait de l'eau chaude pour ma toilette. Un quart d'heure après, la cloche sonna pour le déjeuner.

Comme j'entrais dans la salle à manger :

— Madame Floche, je crois que voici notre aimable hôte, dit l'abbé en s'avançant à ma rencontre.

Madame Floche s'était levée de sa chaise, mais ne paraissait pas plus grande debout qu'assise; je m'inclinai profondément devant elle; elle m'honora d'un petit plongeon brusque; elle avait dû recevoir à un certain âge quelque formidable événement sur la tête; celle-ci en était restée irrémédiablement enfoncée entre les épaules; et même un peu de travers. Monsieur Floche s'était mis tout à côté d'elle pour me tendre la main. Les deux petits vieux étaient exactement de même taille, de même habit, paraissaient de même âge, de même chair... Durant quelques instants nous échangeâmes des compliments vagues, parlant tous les trois à la fois. Puis, il y eut un noble silence, et Mademoiselle Verdure arriva portant la théière.

— Mademoiselle Olympe, dit enfin Madame Floche, qui, ne pouvant tourner la tête, s'adressait à vous de tout le buste. — Mademoiselle Olympe, notre amie, s'inquiétait beaucoup de savoir si vous aviez bien dormi et si le lit était à votre convenance.

Je protestai que j'y avais reposé on ne pouvait mieux et que la cruche chaude que j'y avais trouvée en me couchant m'avait fait tout le bien du monde.

Mademoiselle Verdure, après m'avoir souhaité le bonjour, ressortit.

— Et, le matin, les bruits de la cuisine ne vous ont pas trop incommodé?

Je renouvelai mes protestations.

— Il faut vous plaindre, je vous en prie, parce que rien ne serait plus aisé que de vous préparer une autre chambre...

Monsieur Floche, sans rien dire lui-même, hochait la tête obliquement et, d'un sourire, faisait sien chaque propos de sa femme.

— Je vois bien, dis-je, que la maison est

très vaste; mais je vous certifie que je ne saurais être installé plus agréablement.

— Monsieur et Madame Floche, dit l'abbé, se plaisent à gâter leurs hôtes.

Mademoiselle Olympe apportait sur une assiette des tranches de pain grillé; elle poussa devant elle le petit stropiat que j'avais vu culbuter tout à l'heure. L'abbé le saisit par le bras :

— Allons, Casimir! Vous n'êtes plus un bébé; venez saluer Monsieur Lacase comme un homme. Tendez la main... Regardez en face!... Puis se tournant vers moi comme pour l'excuser : — Nous n'avons pas encore grand usage du monde...

La timidité de l'enfant me gênait :

— C'est votre petit-fils? demandai-je à Madame Floche, oublieux des renseignements que l'abbé m'avait fournis la veille.

— Notre petit-neveu, répondit-elle; vous verrez un peu plus tard mon beau-frère et ma sœur, ses grands-parents.

— Il n'osait pas rentrer parce qu'il avait empli de boue ses vêtements en jouant avec Terno, expliqua Mademoiselle Verdure.

— Drôle de façon de jouer, dis-je, en me tournant affablement vers Casimir; j'étais à la fenêtre quand il vous a culbuté... Il ne vous a pas fait mal?

— Il faut dire à Monsieur Lacase, expliqua l'abbé à son tour, que l'équilibre n'est pas notre fort...

Parbleu! je m'en apercevais de reste, sans qu'il fût nécessaire de me le signaler. Ce grand gaillard d'abbé, aux yeux vairons, me devint brusquement antipathique.

L'enfant ne m'avait pas répondu, mais son visage s'était empourpré. Je regrettai ma phrase et qu'il y eût pu sentir quelque allusion à son infirmité. L'abbé, son potage pris, s'était levé de table et arpentait la pièce; dès qu'il ne parlait plus, il gardait les lèvres si serrées que celle de dessus formait un bourrelet, comme celle des vieillards édentés. Il

s'arrêta derrière Casimir, et comme celui-ci vidait son bol : — Allons! Allons, jeune homme, Avenzoar nous attend!

L'enfant se leva; tous deux sortirent.

Sitôt que le déjeuner fut achevé, Monsieur Floche me fit signe.

— Venez avec moi dans le jardin, mon jeune hôte, et me donnez des nouvelles du Paris penseur.

Le langage de Monsieur Floche fleurissait dès l'aube. Sans trop écouter mes réponses, il me questionna sur Gaston Boissier son ami, et sur plusieurs autres savants que je pouvais avoir eus pour maîtres et avec qui il correspondait encore de loin en loin; il s'informa de mes goûts, de mes études... Je ne lui parlai naturellement pas de mes projets littéraires et ne laissai voir de moi que le sorbonnien; puis il entreprit l'histoire de la Quartfourche, dont il n'avait à peu près pas bougé depuis près de quinze ans, l'histoire du parc, du château; il

réserva pour plus tard l'histoire de la famille qui l'habitait précédemment, mais commença de me raconter comment il se trouvait en possession des manuscrits du XVIIe siècle qui pouvaient intéresser ma thèse... Il marchait à petits pas pressés, ou, plus exactement, il trottinait auprès de moi; je remarquai qu'il portait son pantalon si bas que la fourche en restait à mi-cuisse; sur le devant du pied, l'étoffe retombait en nombreux plis, mais par-derrière restait au-dessus de la chaussure, suspendue à l'aide de je ne sais quel artifice; je ne l'écoutais plus que d'une oreille distraite, l'esprit engourdi par la molle tiédeur de l'air et par une sorte de torpeur végétale.

En suivant une allée de très hauts marronniers qui formaient voûte au-dessus de nos têtes, nous étions parvenus presque à l'extrémité du parc. Là, protégé contre le soleil par un buisson d'arbres-à-plumes, se trouvait un banc où Monsieur Floche m'invita à m'asseoir. Puis tout à coup :

— L'abbé Santal vous a-t-il dit que mon beau-frère est un peu...? Il n'acheva pas, mais se toucha le front de l'index.

Je fus trop interloqué pour pouvoir trouver rien à répondre. Il continua :

— Oui, le baron de Saint-Auréol, mon beau-frère; l'abbé ne vous l'a peut-être pas dit plus qu'à moi... mais je sais néanmoins qu'il le pense; et je le pense aussi... Et de moi, l'abbé ne vous a pas dit que j'étais un peu...?

— Oh! Monsieur Floche, comment pouvez-vous croire?...

— Mais, mon jeune ami, dit-il en me tapant familièrement sur la main, je trouverais cela tout naturel. Que voulez-vous? nous avons pris ici des habitudes, à nous enfermer loin du monde, un peu... en dehors de la circulation. Rien n'apporte ici de... diversion; comment dirais-je? oui. Vous êtes bien aimable d'être venu nous voir — et comme j'essayais un geste : — je le répète : bien aimable, et je le récrirai ce soir à mon excellent ami Desnos;

mais vous vous aviseriez de me raconter ce qui vous tient au cœur, les questions qui vous troublent, les problèmes qui vous intéressent... je suis sûr que je ne vous comprendrais pas.

Que pouvais-je répondre? Du bout de ma canne je grattais le sable...

— Voyez-vous, reprit-il, ici nous avons un peu perdu le contact. Mais non, mais non! ne protestez donc pas; c'est inutile. Le baron est sourd comme une calebasse; mais il est si coquet qu'il tient surtout à ne pas le paraître; il feint d'entendre plutôt que de faire hausser la voix. Pour moi, quant aux idées du jour, je me fais l'effet d'être tout aussi sourd que lui; et du reste je ne m'en plains pas. Je ne fais même pas grand effort pour entendre. A fréquenter Massillon et Bossuet, j'ai fini par croire que les problèmes qui tourmentaient ces grands esprits sont tout aussi beaux et importants que ceux qui passionnaient ma jeunesse... problèmes que ces grands esprits n'auraient pas pu comprendre sans doute...

non plus que moi je ne puis comprendre ceux qui vous passionnent aujourd'hui... Alors, si vous le voulez bien, mon futur collègue, vous me parlerez de préférence de vos études, puisque ce sont les miennes également, et vous m'excuserez si je ne vous interroge pas sur les musiciens, les poètes, les orateurs que vous aimez, ni sur la forme de gouvernement que vous croyez la préférable.

Il regarda l'heure à un oignon attaché à un ruban noir :

— Rentrons à présent, dit-il en se levant. Je crois avoir perdu ma journée quand je ne suis pas au travail à dix heures.

Je lui offris mon bras qu'il accepta, et comme, à cause de lui, parfois, je ralentissais mon allure :

— Pressons! Pressons! me disait-il. Les pensées sont comme les fleurs, celles qu'on cueille le matin se conservent le plus longtemps fraîches.

La bibliothèque de la Quartfourche est

composée de deux pièces que sépare un simple rideau : une, très exiguë et surhaussée de trois marches, où travaille Monsieur Floche, à une table devant une fenêtre. Aucune vue; des rameaux d'orme ou d'aulne viennent battre les carreaux; sur la table, une antique lampe à réservoir, que coiffe un abat-jour de porcelaine vert; sous la table, une énorme chancelière; un petit poêle dans un coin, dans l'autre coin, une seconde table, chargée de lexiques; entre deux, une armoire aménagée en cartonnier. La seconde pièce est vaste; des livres tapissent le mur jusqu'au plafond; deux fenêtres; une grande table au milieu de la pièce.

— C'est ici que vous vous installerez, me dit Monsieur Floche; — et, comme je me récriais :

— Non, non; moi, je suis accoutumé au réduit; à dire vrai, je m'y sens mieux; il me semble que ma pensée s'y concentre. Occupez la grande table sans vergogne; et, si vous y

tenez, pour que nous ne nous dérangions pas, nous pourrons baisser le rideau.

— Oh! pas pour moi, protestai-je; jusqu'à présent, si pour travailler j'avais eu besoin de solitude, je ne...

— Eh bien! reprit-il en m'interrompant, nous le laisserons donc relevé. J'aurai, pour ma part, grand plaisir à vous apercevoir du coin de l'œil. (Et, de fait, les jours suivants, je ne levais point la tête de dessus mon travail sans rencontrer le regard du bonhomme, qui me souriait en hochant la tête, ou qui, vite, par crainte de m'importuner, détournait les yeux et feignait d'être plongé dans sa lecture.)

Il s'occupa tout aussitôt de mettre à ma facile disposition les livres et les manuscrits qui pouvaient m'intéresser; la plupart se trouvaient serrés dans le cartonnier de la petite pièce; leur nombre et leur importance dépassait tout ce que m'avait annoncé M. Desnos; il m'allait falloir au moins une semaine pour relever les précieuses indications que j'y trouverais. Enfin

M. Floche ouvrit, à côté du cartonnier, une très petite armoire et en sortit la fameuse Bible de Bossuet, sur laquelle l'Aigle de Meaux avait inscrit, en regard des versets pris pour textes, les dates des sermons qu'ils avaient inspirés. Je m'étonnai qu'Albert Desnos n'eût pas tiré parti de ces indications dans ses travaux; mais ce livre n'était tombé que depuis peu entre les mains de M. Floche.

— J'ai bien entrepris, continua-t-il, un mémoire à son sujet; et je me félicite aujourd'hui de n'en avoir encore donné connaissance à personne, puisqu'il pourra servir à votre thèse en toute nouveauté!

Je me défendis de nouveau :

— Tout le mérite de ma thèse, c'est à votre obligeance que je le devrai. Au moins en accepterez-vous la dédicace, Monsieur Floche, comme une faible marque de ma reconnaissance?

Il sourit un peu tristement :

— Quand on est si près de quitter la terre,

on sourit volontiers à tout ce qui promet quelque survie.

Je crus malséant de surenchérir à mon tour.

— A présent, reprit-il, vous allez prendre possession de la bibliothèque, et vous ne vous souviendrez de ma présence que si vous avez quelque renseignement à me demander. Emportez les papiers qu'il vous faut... Au revoir!... et comme en descendant les trois marches, je retournais vers lui mon sourire, il agita sa main devant ses yeux : — A tantôt!

J'emportai dans la grande pièce les quelques papiers qui devaient faire l'objet de mon premier travail. Sans m'écarter de la table devant laquelle j'étais assis, je pouvais distinguer Monsieur Floche dans sa portioncule : il s'agita quelques instants; ouvrant et refermant des tiroirs, sortant des papiers, les rentrant, faisant mine d'homme affairé... Je soupçonnais en vérité qu'il était fort troublé, sinon gêné par ma présence et que, dans cette vie si

rangée, le moindre ébranlement risquait de compromettre l'équilibre de la pensée. Enfin il s'installa, plongea jusqu'à mi-jambes dans la chancelière, ne bougea plus...

De mon côté je feignais de m'absorber dans mon travail; mais j'avais grand-peine à tenir en laisse ma pensée; et je n'y tâchais même pas; elle tournait autour de la Quartfourche, ma pensée, comme autour d'un donjon dont il faut découvrir l'entrée. Que je fusse subtil, c'est ce dont il m'importait de me convaincre. Romancier, mon ami, me disais-je, nous allons donc te voir à l'œuvre. Décrite! Ah, fi! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de découvrir la réalité sous l'aspect... En ce court laps de temps qu'il t'est permis de séjourner à la Quartfourche, si tu laisses passer un geste, un tic sans t'en pouvoir donner bientôt l'explication psychologique, historique et complète, c'est que tu ne sais pas ton métier.

Alors je reportais mes yeux sur Monsieur Floche; il s'offrait à moi de profil; je voyais

un grand nez mou, inexpressif, des sourcils buissonnants, un menton ras sans cesse en mouvement comme pour mâcher une chique... et je pensais que rien ne rend plus impénétrable un visage que le masque de la bonté.

La cloche du second déjeuner me surprit au milieu de ces réflexions.



III

C'est à ce déjeuner que, sans précaution oratoire, brusquement, Monsieur Floche m'amena en présence du ménage Saint-Auréol. L'abbé du moins, la veille au soir, aurait bien pu m'avertir. Je me souviens d'avoir éprouvé la même stupeur, jadis, quand, pour la première fois, au Jardin des Plantes, je fis connaissance avec le *phœnicopterus antiquorum* ou flamant à spatule[1]. Du baron ou de la baronne je n'aurais su dire lequel était le plus baroque; ils for-

1. Gérard fait erreur : *phœnicopterus antiquorum* n'a pas le bec en spatule.

maient un couple parfait; tout comme les deux Floche, du reste : au Museum on les eût mis sous vitrine l'un contre l'autre sans hésiter; près des " espèces disparues ". J'éprouvai devant eux d'abord cette sorte d'admiration confuse qui, devant les œuvres d'art accompli ou devant les merveilles de la Nature, nous laisse, aux premiers instants, stupides et incapables d'analyse. Ce n'est que lentement que je parvins à décomposer mon impression...

Le baron Narcisse de Saint-Auréol portait culottes courtes, souliers à boucle très apparente, cravate de mousseline et jabot. Une pomme d'Adam, aussi proéminente que le menton, sortait de l'échancrure du col et se dissimulait de son mieux sous un bouillon de mousseline; le menton, au moindre mouvement de la mâchoire faisait un extraordinaire effort pour rejoindre le nez qui, de son côté, y mettait de la complaisance. Un œil restait hermétiquement clos; l'autre, vers qui remontait le coin de la lèvre et tendaient tous

les plis du visage, brillait clair, embusqué derrière la pommette et semblait dire : Attention! je suis seul, mais rien ne m'échappe.

Madame de Saint-Auréol disparaissait toute dans un flot de fausses dentelles. Tapies au fond des manches frissonnantes, tremblaient ses longues mains, chargées d'énormes bagues. Une sorte de capote en taffetas noir doublé de lambeaux de dentelles blanches enveloppait tout le visage; sous le menton se nouaient deux brides de taffetas, blanchies par la poudre que le visage effroyablement fardé laissait choir. Quand je fus entré, elle se campa devant moi de profil, rejeta la tête en arrière, et, d'une voix de tête assez forte et non infléchie :

— Il y eut un temps, ma sœur, où l'on témoignait au nom de Saint-Auréol plus d'égards...

A qui en avait-elle? Sans doute tenait-elle à me faire sentir, et à faire sentir à sa sœur, que je n'étais pas ici chez les Floche; car elle continua, inclinant la tête de côté, minaudière, et levant vers moi sa main droite :

— Le baron et moi, nous sommes heureux, Monsieur, de vous recevoir à notre table.

Je donnai de la lèvre contre une bague, et me relevai du baise-main en rougissant, car ma position entre les Saint-Auréol et les Floche s'annonçait gênante. Mais Madame Floche ne semblait avoir prêté aucune attention à la sortie de sa sœur. Quant au baron, sa réalité me paraissait problématique, bien qu'il fît avec moi l'aimable et le sucré. Durant tout mon séjour à la Quartfourche, on ne put le persuader de m'appeler autrement que Monsieur de Las Cases; ce qui lui permettait d'affirmer qu'il avait beaucoup vu mes parents aux Tuileries... un mien oncle principalement qui faisait avec lui son piquet :

— Ah! C'était un original! Chaque fois qu'il abattait atout, il criait très fort : Domino!...

Les propos du baron étaient à peu près tous de cette envergure. A table il n'y avait presque que lui qui parlât; puis, sitôt après le repas, il s'enfermait dans un silence de momie.

Au moment que nous quittions la salle à manger, Madame Floche s'approcha de moi, et, à voix basse :

— Peut-être, Monsieur Lacase sera-t-il assez aimable pour m'accorder un petit entretien? — Entretien qu'elle ne voulait pas, apparemment, qu'on entendît, car elle commença par m'entraîner du côté du jardin potager, en disant très haut qu'elle voulait me montrer les espaliers.

— C'est au sujet de mon petit-neveu, commença-t-elle dès qu'elle fut assurée que l'on ne pouvait nous entendre... Je ne voudrais pas vous paraître critiquer l'enseignement de l'abbé Santal... mais, vous qui plongez aux sources mêmes de l'instruction (ce fut sa phrase), vous pourrez peut-être nous être de bon conseil.

— Parlez, Madame; mon dévouement vous est acquis.

— Voici : je crains que le sujet de sa thèse,

pour un enfant si jeune encore, ne soit un peu spécial.

— Quelle thèse? fis-je, légèrement inquiet.

— La thèse pour son baccalauréat.

— Ah! parfaitement, — résolu désormais à ne m'étonner plus de rien. — Sur quel sujet? repris-je.

— Voici : Monsieur l'abbé craint que les sujets littéraires ou proprement philosophiques ne flattent le vague d'un jeune esprit déjà trop enclin à la rêverie... (c'est du moins ce que trouve Monsieur l'abbé). Il a donc poussé Casimir à choisir un sujet d'histoire.

— Mais, Madame, voici qui peut très bien se défendre. Et le sujet choisi c'est?

— Excusez-moi; j'ai peur d'estropier le nom... : Averrhoès.

— Monsieur l'abbé a sans doute eu ses raisons pour choisir ce sujet, qui, à première vue, peut en effet paraître un peu particulier.

— Ils l'ont choisi tous deux ensemble. Quant aux raisons que l'abbé fait valoir, je

suis prête à m'y ranger : Ce sujet présente, m'a-t-il dit, un intérêt anecdotique particulièrement propre à fixer l'attention de Casimir, qui est souvent un peu flottante : puis (et il paraît que ces Messieurs les examinateurs attachent à cela la plus grande importance) le sujet n'a jamais été traité.

— Il ne me souvient pas en effet...

— Et naturellement, pour trouver un sujet qui n'ait encore jamais été traité, on est forcé de chercher un peu en dehors des chemins battus.

— Évidemment!

— Seulement je vais vous avouer ma crainte... mais j'abuse peut-être?

— Madame, je vous supplie de croire que ma bonne volonté et mon désir de vous servir sont inépuisables.

— Eh bien! voici : je ne mets pas en doute que Casimir ne soit à même bientôt de passer sa thèse assez brillamment, mais je crains que, par désir de spécialiser... par désir un peu prématuré... l'abbé ne néglige un peu l'instruction

générale, le calcul par exemple, ou l'astronomie...

— Que pense Monsieur Floche de tout cela? demandai-je éperdu.

— Oh! Monsieur Floche approuve tout ce que fait et ce que dit l'abbé.

— Les parents?

— Ils nous ont confié l'enfant, dit-elle après une hésitation légère; puis, s'arrêtant de marcher :

— Par effet de votre complaisance, cher Monsieur Lacase, j'aurais aimé que vous causiez avec Casimir, pour vous rendre compte; sans avoir l'air de l'interroger directement... et surtout pas devant Monsieur l'abbé qui pourrait en prendre quelque ombrage. Je suis sûre qu'ainsi vous pourriez...

— Le plus volontiers du monde, Madame. Il ne me sera sans doute pas difficile de trouver un prétexte pour sortir avec votre petit-neveu. Il me fera visiter quelque endroit du parc...

— Il se montre d'abord un peu timide

avec ceux qu'il ne connaît pas encore, mais sa nature est confiante.

— Je ne mets pas en doute que nous ne devenions promptement bons amis.

Un peu plus tard, le goûter nous ayant de nouveau rassemblés :

— Casimir, tu devrais montrer la carrière à Monsieur Lacase; je suis sûre que cela l'intéressera. — Puis s'approchant de moi :

— Partez vite avant que l'abbé ne descende; il voudrait vous accompagner.

Je ressortis aussitôt dans le parc; l'enfant clopin-clopant me guidait.

— C'est l'heure de la récréation, commençai-je.

Il ne répondit rien. Je repris :

— Vous ne travaillez jamais après goûter?

— Oh! si; mais aujourd'hui je n'avais plus rien à copier.

— Qu'est-ce que vous copiez ainsi?

— La thèse.

— Ah!... Après quelques tâtonnements je

parvins à comprendre que cette thèse était un travail de l'abbé, que l'abbé faisait remettre au net et copier par l'enfant dont l'écriture était correcte. Il en tirait quatre grosses, dans quatre cahiers cartonnés dont chaque jour il noircissait quelques pages. Casimir m'affirma du reste qu'il se plaisait beaucoup à " copier ".

— Mais pourquoi quatre fois?

— Parce que je retiens difficilement.

— Vous comprenez ce que vous écrivez?

— Quelquefois. D'autres fois l'abbé m'explique; ou bien il dit que je comprendrai quand je serai plus grand.

L'abbé avait tout bonnement fait de son élève une manière de secrétaire-copiste. Est-ce ainsi qu'il entendait ses devoirs? Je sentais mon cœur se gonfler et me proposai d'avoir incessamment avec lui une conversation tragique. L'indignation m'avait fait presser le pas inconsciemment; Casimir prenait peine à me suivre; je m'aperçus qu'il était en nage.

Je lui tendis une main qu'il garda dans la sienne, clopinant à côté de moi tandis que je ralentissais mon allure.

— C'est votre seul travail, cette thèse?

— Oh! non, fit-il aussitôt; mais, en poussant plus loin mes questions, je compris que le reste se réduisait à peu de chose; et sans doute fut-il sensible à mon étonnement :

— Je lis beaucoup, ajouta-t-il, comme un pauvre dirait : j'ai d'autres habits!

— Et qu'est-ce que vous aimez lire?

— Les grands voyages; puis tournant vers moi un regard où déjà l'interrogation faisait place à la confiance :

— L'abbé, lui, a été en Chine; vous saviez?... et le ton de sa voix exprimait pour son maître une admiration, une vénération sans limites.

Nous étions parvenus à cet endroit du parc que Madame Floche appelait " la carrière "; abandonnée depuis longtemps, elle formait à flanc de coteau une sorte de grotte dissi-

mulée derrière les broussailles. Nous nous assîmes sur un quartier de roche que tiédissait le soleil déjà bas. Le parc s'achevait là sans clôture; nous avions laissé à notre gauche un chemin qui descendait obliquement et que coupait une petite barrière; le dévalement, partout ailleurs assez abrupt, servait de protection naturelle.

— Vous, Casimir, avez-vous déjà voyagé? demandai-je.

Il ne répondit pas; baissa le front... A nos pieds le vallon s'emplissait d'ombre; déjà le soleil touchait la colline qui fermait le paysage devant nous. Un bosquet de châtaigniers et de chênes y couronnait un tertre crayeux criblé des trous d'une garenne; le site un peu romantique tranchait sur la mollesse uniforme de la contrée.

— Regardez les lapins, s'écria tout à coup Casimir; puis, au bout d'un instant, il ajouta, indiquant du doigt le bosquet :

— Un jour, avec Monsieur l'abbé, j'ai monté là.

En rentrant nous passâmes auprès d'une mare couverte de conferves. Je promis à Casimir de lui apprêter une ligne et de lui montrer comment on pêchait les grenouilles.

Cette première soirée, qui ne se prolongea guère au-delà de neuf heures, ne différa point de celles qui suivirent, ni, je pense, de celles qui l'avaient précédée, car, pour moi, mes hôtes eurent le bon goût de ne se point mettre en dépense. Sitôt après dîner, nous rentrions dans le salon où, pendant le repas, Gratien avait allumé du feu. Une grande lampe, posée à l'extrémité d'une table de marqueterie, éclairait à la fois la partie de jacquet que le baron engageait avec l'abbé à l'autre extrémité de la table, et le guéridon où ces dames menaient une sorte de bésigue oriental et mouvementé.

— Monsieur Lacase qui est habitué aux distractions de Paris va sans doute trouver notre amusement un peu terne... avait d'abord dit Madame de Saint-Auréol. — Cependant,

Monsieur Floche, au coin du feu, somnolait dans une bergère; Casimir, les coudes sur la table, la tête entre les mains, lèvre tombante et salivant, progressait dans un " Tour du Monde ". — Par contenance et politesse j'avais fait mine de prendre vif intérêt au bésigue de ces dames; on le pouvait mener, comme le whist, avec un mort, mais on le jouait de préférence à quatre, de sorte que Madame de Saint-Auréol, avec empressement, m'avait accepté pour partenaire dès que je m'étais proposé. Les premiers soirs, mes impairs firent la ruine de notre camp et mirent en joie Madame Floche qui, après chaque victoire, se permettait sur mon bras une discrète taloche de sa maigre main mitainée. Il y avait des témérités, des ruses, des délicatesses. Mademoiselle Olympe jouait un jeu serré, concerté. Au début de chaque partie, on pointait, on hasardait la surenchère selon le jeu que l'on avait; cela laissait un peu de marge au bluff; Madame de Saint-Auréol s'aventurait effron-

tément, les yeux luisants, les pommettes vermeilles et le menton frémissant; quand elle avait vraiment beau jeu, elle me lançait un grand coup de pied sous la table; Mademoiselle Olympe essayait de lui tenir tête, mais elle était désarçonnée par la voix aiguë de la vieille qui tout à coup, au lieu d'un nouveau chiffre, criait :

— Verdure, vous mentez!

A la fin de la première partie, Madame Floche tirait sa montre, et, comme si, précisément, c'était l'heure :

— Casimir! Allons, Casimir; il est temps.

L'enfant semblait sortir péniblement de léthargie, se levait, tendait aux Messieurs sa main molle, à ces dames son front, puis sortait en traînant un pied.

Tandis que Madame de Saint-Auréol nous invitait à la revanche, le premier jacquet finissait; parfois alors Monsieur Floche prenait la place de son beau-frère; ni Monsieur Floche, ni l'abbé n'annonçaient les coups;

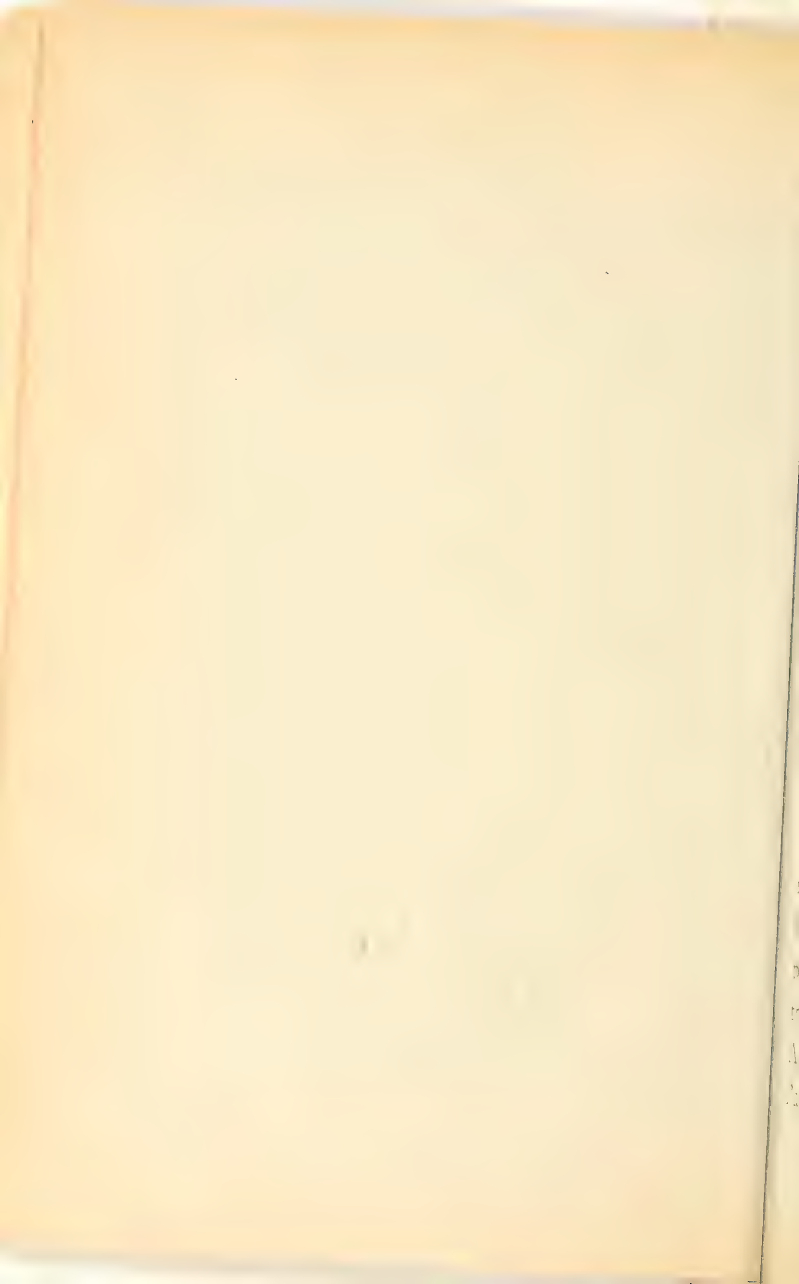
on n'entendait de leur côté que le roulement des dés dans le cornet et sur la table; Monsieur de Saint-Auréol dans la bergère monologuait ou chantonnait à demi-voix, et parfois, tout à coup, flanquait un énorme coup de pincette au travers du feu, si impertinemment qu'il en éclaboussait au loin la braise; Mademoiselle Olympe accourait précipitamment et exécutait sur le tapis ce que Madame de Saint-Auréol appelait élégamment la danse des étincelles... Le plus souvent Monsieur Floche laissait le baron aux prises avec l'abbé et ne quittait pas son fauteuil; de ma place je pouvais le voir, non point dormant comme il disait, mais hochant la tête dans l'ombre; et le premier soir, un sursaut de flamme ayant éclairé brusquement son visage, je pus distinguer qu'il pleurait.

A neuf heures et quart, le bésigue terminé, Madame Floche éteignait la lampe, tandis que Mademoiselle Verdure allumait deux flambeaux qu'elle posait des deux côtés du jacquet.

— L'abbé, ne le faites pas veiller trop tard,

recommandait Madame de Saint-Auréol, en donnant un coup d'éventail sur l'épaule de son mari.

J'avais cru décent, dès le premier soir, d'obéir au signal de ces dames, laissant aux prises les jacqueteurs et à sa méditation Monsieur Floche qui ne montait que le dernier. Dans le vestibule, chacun se saisissait d'un bougeoir; ces dames me souhaitaient le bonsoir qu'elles accompagnaient des mêmes révérences que le matin. Je rentrais dans ma chambre; j'entendais bientôt monter ces Messieurs. Bientôt tout se taisait. Mais de la lumière filtrait encore longtemps sous certaines portes. Mais plus d'une heure après si, pressé par quelque besoin, l'on sortait dans le corridor, l'on risquait d'y rencontrer Madame Floche ou Mademoiselle Verdure, en toilette de nuit, vaquant à de derniers rangements. Plus tard encore, et quand on eût cru tout éteint, au carreau d'un petit cachibis qui prenait jour mais non accès sur le couloir, on pouvait voir, à son ombre chinoise, Madame de Saint-Auréol ravauder.



IV

Ma seconde journée à la Quartfourche fut très sensiblement pareille à la première; d'heure en heure; mais la curiosité que d'abord j'avais pu avoir quant aux occupations de mes hôtes était complètement retombée. Une petite pluie fine emplissait le ciel depuis le matin. La promenade devenant impossible, la conversation de ces dames se faisant de plus en plus insignifiante, j'occupai donc au travail à peu près toutes les heures du jour. A peine pus-je échanger quelques propos avec l'abbé; c'était après le déjeuner; il m'invita à

venir fumer une cigarette à quelques pas du salon, dans une sorte de hangar vitré que l'on appelait un peu pompeusement : l'orangerie, où l'on avait rentré pour la mauvaise saison les quelques bancs et chaises du jardin.

— Mais, cher Monsieur, dit-il, lorsqu'un peu nerveusement j'abordai la question de l'éducation de l'enfant, — je n'aurais pas demandé mieux que d'éclairer Casimir de toutes mes faibles lumières; ce n'est pas sans regrets que j'ai dû y renoncer. Est-ce que, claudicant comme il est, vous m'approuveriez si j'allais me mettre en tête de le faire danser sur la corde roide? J'ai vite dû rétrécir mes visées. S'il s'occupe avec moi d'Averrhoès, c'est parce que je me suis chargé d'un travail sur la philosophie d'Aristote et que, plutôt que d'ânonner avec l'enfant sur je ne sais quels rudiments, j'ai pris quelque plaisir de cœur à l'entraîner dans mon travail. Autant ce sujet-là qu'un autre; l'important c'est d'occuper Casimir trois ou quatre heures par jour;

aurais-je pu me défendre d'un peu d'aigreur s'il avait dû me faire perdre le même temps? et sans profit pour lui, je vous le certifie... Suffit sur ce sujet, n'est-ce pas. — Là-dessus jetant la cigarette qu'il avait laissé éteindre, il se leva pour rentrer dans le salon.

Le mauvais temps m'empêchait de sortir avec Casimir; nous dûmes remettre au lendemain la partie de pêche projetée; mais, devant la déception de l'enfant, je m'ingéniai à lui procurer quelque autre plaisir; ayant mis la main sur un échiquier, je lui appris le jeu des poules et du renard, qui le passionna jusqu'au souper.

La soirée commença toute pareille à la précédente; mais déjà je n'écoutais ni ne regardais plus personne; un ennui sans nom commençait de peser sur moi.

Sitôt après dîner, il s'éleva une espèce de rafale; à deux reprises Mademoiselle Verdure interrompit le bésigue pour aller voir dans les chambres d'en haut “ si la pluie ne chassait

pas ". Nous dûmes prendre la revanche sans elle; le jeu manquait d'entrain. Au coin du feu, dans un fauteuil bas qu'on appelait communément "la berline", Monsieur Floche, bercé par le bruit de l'averse, s'était positivement endormi : dans la bergère, le baron qui lui faisait face se plaignait de ses rhumatismes et grognonnait.

— La partie de jacquet vous distrairait, répétait vainement l'abbé qui, faute d'adversaire, finit par se retirer, emmenant coucher Casimir.

Quand, ce soir-là, je me retrouvai seul dans ma chambre, une angoisse intolérable m'étreignit l'âme et le corps; mon ennui devenait presque de la peur. Un mur de pluie me séparait du reste du monde, loin de toute passion, loin de la vie, m'enfermait dans un cauchemar gris, parmi d'étranges êtres à peine humains, à sang froid, décolorés et dont le cœur depuis longtemps ne battait plus. J'ouvris ma valise et saisis mon

indicateur : Un train! A quelque heure que ce soit, du jour ou de la nuit... qu'il m'emporte! J'étouffe ici...

L'impatience empêcha longtemps mon sommeil.

Lorsque je m'éveillai le lendemain, ma décision n'était peut-être pas moins ferme, mais il ne me paraissait plus possible de fausser politesse à mes hôtes et de partir sans inventer quelque excuse à l'étranglement de mon séjour. N'avais-je pas imprudemment parlé de m'attarder une semaine au moins à la Quartfourche! Bah! de mauvaises nouvelles me rappelleront brusquement à Paris... Heureusement j'avais donné mon adresse; on devait me renvoyer à la Quartfourche tout mon courrier; c'est bien miracle, pensai-je, s'il ne me parvient pas dès aujourd'hui n'importe quelle enveloppe dont je puisse habilement me servir... et je reportai mon espoir dans l'arrivée du facteur. Celui-ci s'amenait peu après midi, à l'heure où finissait le déjeuner; nous ne nous serions pas

levés de table avant que Delphine n'eût apporté à Madame Floche le maigre paquet de lettres et d'imprimés qu'elle distribuait aux convives. Par malheur il arriva que ce jour-là l'abbé Santal était convié à déjeuner par le doyen de Pont-l'Évêque; vers onze heures il vint prendre congé de M. Floche et de moi qui ne m'avisai pas aussitôt qu'il me soufflait ainsi cheval et carriole.

Au déjeuner je jouai donc la petite comédie que j'avais préméditée :

— Allons bon! Quel ennui!... murmurai-je en ouvrant une des enveloppes que m'avait tendues Madame Floche; et comme, par discrétion, aucun de mes hôtes ne relevait mon exclamation, je repris de plus belle : Quel contretemps! en jouant la surprise et la déconvenue, tandis que mes yeux parcouraient un anodin billet. Enfin Madame Floche se hasarda à me demander d'une voix timide :

— Quelque fâcheuse nouvelle, cher Monsieur?

— Oh! rien de très grave, répondis-je aussitôt. Mais hélas! je vois qu'il va me falloir rentrer à Paris sans retard, et de là vient ma contrariété.

D'un bout à l'autre de la table la stupeur fut générale, dépassant mon attente au point que je me sentis rougir de confusion. Cette stupeur se traduisit d'abord par un morne silence, puis enfin Monsieur Floche, d'une voix un peu tremblante :

— Est-il vraiment possible, cher jeune ami? Mais votre travail! Mais notre...

Il ne put achever. Je ne trouvais rien à répondre, rien à dire, et, ma foi, me sentais passablement ému moi-même. Mes yeux se fixaient sur le sommet de la tête de Casimir qui, le nez dans son assiette, coupait une pomme en petits morceaux. Mademoiselle Verdure était devenue pourpre d'indignation.

— Je croirais indiscret d'insister pour vous retenir, hasarda faiblement Madame Floche.

— Pour les distractions que peut offrir la

Quartfourche! dit aigrement Madame de Saint-Auréol...

— Oh! Madame, croyez bien que rien ne... essayai-je de protester; mais, sans m'écouter, la baronne criait à tue-tête dans l'oreille de son mari assis à côté d'elle :

— C'est Monsieur Lacase qui veut déjà nous quitter.

— Charmant! Charmant! très sensible, fit le sourd en souriant vers moi.

Cependant Madame Floche, vers Mademoiselle Verdure :

— Mais comment allons-nous pouvoir faire...? la jument qui vient de partir avec l'abbé.

Ici je rompis d'une semelle :

— Pourvu que je sois à Paris demain matin à la première heure... Au besoin le train de cette nuit suffirait.

— Que Gratien aille tout de suite voir si le cheval de Bouligny peut servir. Dites qu'il faudrait mener quelqu'un pour le train de...

et se tournant vers moi : — Vraiment le train de sept heures suffirait?

— Oh! Madame, je suis désolé de vous causer tant d'embarras...

Le déjeuner s'acheva dans le silence. Sitôt après, le petit père Floche m'entraîna, et, dès que nous fûmes seuls dans le couloir qui menait à la bibliothèque... :

— Mais, cher Monsieur... cher ami... je ne puis croire encore... mais il vous reste à prendre connaissance d'un tas de... Se peut-il vraiment? quel contretemps! quel fâcheux contretemps! Justement j'attendais la fin de votre premier travail pour mettre entre vos mains d'autres papiers que j'ai ressortis hier soir : je comptais sur eux, je l'avoue, pour vous intéresser à neuf et pour vous retenir davantage. Il va donc me falloir vous montrer cela tout de suite. Venez avec moi; vous avez encore un peu de temps jusqu'au soir; car je n'ose, n'est-ce pas, vous demander de revenir...?

Devant la déconvenue du vieillard je prenais honte de ma conduite. J'avais travaillé d'arrache-pied toute la journée de la veille et cette dernière matinée, de sorte qu'en réalité il ne me restait plus beaucoup à glaner sur les premiers papiers que m'avait confiés Monsieur Floche; mais sitôt que nous fûmes montés dans sa retraite, le voici qui, du fond d'un tiroir, sortit avec un geste mystérieux un paquet enveloppé de toiles et ficelé; une fiche passée sous la ficelle portait, en manière de table, la nomenclature des papiers, leur provenance.

— Emportez tout le paquet, dit-il; tout n'y est sans doute pas bien fameux; mais vous aurez plus vite fait que moi de démêler là-dedans ce qui vous intéresse.

Tandis qu'il ouvrait puis refermait d'autres tiroirs et s'affairait, je descendis dans la bibliothèque avec la liasse que je développai sur la grande table.

Certains papiers effectivement se rapportaient à mon travail, mais ils étaient en petit

nombre et d'importance médiocre; la plupart, de la main même de Monsieur Floche, avaient trait à la vie de Massillon, et, partant, ne me touchaient guère.

En vérité le pauvre Floche comptait-il là-dessus pour me retenir? Je le regardai; il s'était à présent renfoncé dans sa chancelière et s'occupait à déboucher minutieusement avec une épingle chacun des trous d'un petit instrument qui versait de la sandaraque. L'opération finie, il leva la tête et rencontra mon regard. Un sourire si amical l'éclaira que je me dérangeai pour causer avec lui, et, appuyé sur le linteau, à l'entrée de sa portioncule :

— Monsieur Floche, lui dis-je, pourquoi ne venez-vous jamais à Paris? on serait si heureux de vous y voir.

— A mon âge, les déplacements sont difficiles et coûteux.

— Et vous ne regrettez pas trop la ville?

— Bah! fit-il en soulevant les mains, je m'apprêtais à la regretter davantage. Les pre-

miers temps, la solitude de la campagne paraît un peu sévère à quiconque aime beaucoup causer; puis on s'y fait.

— Ce n'est donc pas par goût que vous êtes venu vous installer à la Quartfourche?

Il se dégagea de sa chancelière, se leva, puis posant sa main familièrement sur ma manche :

— J'avais à l'Institut quelques collègues que j'affectionne, dont votre cher maître Albert Desnos; et je crois bien que j'étais en passe de prendre bientôt place auprès d'eux...

Il semblait vouloir parler davantage; pourtant je n'osais poser question trop directe :

— Est-ce Madame Floche qu'attirait à ce point la campagne?

— N... on. C'est pourtant pour Madame Floche que j'y suis venu; mais elle-même y était appelée par un petit événement de famille.

Il était descendu dans la grande salle et aperçut la liasse que j'avais déjà ficelée.

— Ah! vous avez déjà tout regardé, dit-il tristement. Sans doute aurez-vous trouvé là

peu de provende. Que voulez-vous? les moindres miettes je les ramasse; parfois je me dis que je perds mon temps à collectionner des broutilles; mais peut-être faut-il des hommes comme moi pour épargner ces menus travaux à d'autres qui, comme vous, en sauront tirer un brillant parti. Quand je lirai votre thèse je serai heureux de me dire que ma peine vous aura un tout petit peu profité.

La cloche du goûter nous appela.

Comment arriver à connaître quel " petit événement de famille ", pensais-je, a suffi pour décider ainsi ces deux vieux? L'abbé le connaît-il? Au lieu de me buter contre lui, j'aurais dû l'apprivoiser. N'importe! Trop tard à présent. Il n'en reste pas moins que Monsieur Floche est un digne homme et dont je garderai bon souvenir...

Nous arrivâmes dans la salle à manger.

— Casimir n'ose pas vous demander si vous ne feriez pas encore un petit tour de jardin avec lui; je sais qu'il en a grande envie,

dit Madame Floche; mais le temps vous manquera peut-être?

L'enfant qui plongeait le visage dans un bol de lait s'engoua.

— J'allais lui proposer de m'accompagner; j'ai pu mettre au pair mon travail et vais être libre jusqu'au départ. Précisément il ne pleut plus... Et j'entraînai l'enfant dans le parc.

Au premier détour de l'allée, l'enfant qui tenait une de mes mains dans les deux siennes, longuement la pressa contre son visage brûlant :

— Vous aviez dit que vous resteriez huit jours...

— Mon pauvre petit! je ne peux pas rester plus longtemps.

— Vous vous ennuyez.

— Non! mais il faut que je parte.

— Où allez-vous?

— A Paris. Je reviendrai.

A peine eus-je lâché ce mot qu'il me regarda anxieusement.

— C'est bien vrai? Vous le promettez?

L'interrogation de cet enfant était si confiante que je n'eus pas le cœur de me dédire :

— Veux-tu que je te l'écrive sur un petit papier que tu garderas?

— Oh! oui, fit-il en embrassant ma main bien fort et manifestant sa joie par des bondissements frénétiques.

— Sais-tu ce qui serait gentil, maintenant? Au lieu d'aller pêcher, nous devrions cueillir des fleurs pour ta tante; on irait tous les deux lui porter un gros bouquet dans sa chambre pour lui faire une belle surprise.

Je m'étais promis de ne point quitter la Quartfourche sans avoir visité la chambre d'une des vieilles dames; comme elles circulaient continuellement d'un bout à l'autre de la maison, je risquais fort d'être dérangé dans mon investigation indiscrète; je comptais sur l'enfant pour autoriser ma présence; si peu naturel qu'il pût paraître que je pénétrasse à sa suite dans la chambre de sa grand-mère ou

de sa tante, grâce au prétexte du bouquet trouverais-je, en cas de surprise, une facile contenance.

Mais cueillir des fleurs à la Quartfourche n'était pas aussi aisé que je le supposais. Gratien exerçait sur tout le jardin une surveillance farouche; non seulement il indiquait les fleurs qui supportaient d'être cueillies, mais encore était-il jalousement regardant sur la manière de les cueillir. Il y fallait sécateur ou serpette et, de plus, quelles précautions! C'est ce que Casimir m'expliquait. Gratien nous accompagna jusqu'au bord d'une corbeille de dahlias superbes où l'on pouvait prélever maints bouquets sans que seulement il y parût.

— Au-dessus de l'œil, Monsieur Casimir; combien de fois faut-il qu'on vous le répète? coupez toujours au-dessus de l'œil.

— En cette fin de saison, cela n'a plus aucune importance, m'écriai-je impatiemment.

Il répondit en grommelant que " ça a toujours de l'importance " et que " il n'y a pas

de saison pour mal faire ". J'ai horreur des bougons sentencieux...

L'enfant me précéda, portant la gerbe. En passant dans le vestibule je m'étais emparé d'un vase...

Dans la chambre régnait une paix religieuse; les volets étaient clos; près du lit enfoncé dans une alcôve, un prie-Dieu d'acajou et de velours grenat au pied d'un petit crucifix d'ivoire et d'ébène; contre le crucifix, le cachant à demi, un mince rameau de buis suspendu à une faveur rose et maintenu sous un bras de la croix. Le recueillement de l'heure appelait la prière; j'oubliais ce que j'étais venu faire et la vaine curiosité qui m'avait attiré en ce lieu; je laissais Casimir apprêter à son gré les fleurs sur une commode, et je ne regardais plus rien dans la chambre : C'est ici, dans ce grand lit, pensais-je, que la bonne vieille Floche achèvera bientôt de s'éteindre, à l'abri des souffles de la vie... O barques qui souhaitez la tempête! que tranquille est ce port!

Casimir cependant s'impatientait contre les fleurs; les capitules pesants des dahlias l'emportaient; tout le bouquet cabriolait à terre.

— Si vous m'aidiez, dit-il enfin.

Mais tandis que je m'évertuais à sa place, il courait à l'autre bout de la pièce vers un secrétaire qu'il ouvrait.

— Je vais vous faire le billet où vous promettez de revenir.

— C'est cela, repartis-je, me prêtant à la simagrée. Dépêche-toi. Ta tante serait très fâchée si elle te voyait fouiller dans son secrétaire.

— Oh! ma tante est occupée à la cuisine; et puis elle ne me gronde jamais.

De son écriture la plus appliquée il couvrit une feuille de papier à lettre.

— A présent venez signer.

Je m'approchai :

— Mais Casimir, tu n'avais pas à signer toi-même! dis-je en riant. L'enfant, pour donner plus de poids, sans doute, à cet engagement,

et pour qu'il lui parût y engager lui-même sa parole, avait cru bon d'écrire aussi son nom au bas de la feuille où je lus :

Monsieur Lacase promet de revenir l'année prochaine à la Quartfourche.

Casimir de Saint-Auréol.

Un instant il resta tout déconcerté par ma remarque et par mon rire : il y allait de tout son cœur, lui! Ne le prenais-je donc pas au sérieux? Il était bien près de pleurer.

— Laisse-moi me mettre à ta place pour que je signe.

Il se leva puis, quand j'eus signé le billet, sauta de joie et couvrit ma main de baisers. J'allais partir : il me retint par la manche et, penché sur le secrétaire :

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-il en faisant jouer un ressort et glisser un tiroir dont il connaissait le secret; puis, ayant fouillé parmi des rubans et des quit-

tances, il me tendit une fragile miniature encadrée :

— Regardez.

Je m'approchai de la fenêtre.

Quel est ce conte où le héros tombe amoureux du seul portrait de la princesse? Ce devait être ce portrait-là. Je n'entends rien à la peinture et me soucie peu du métier; sans doute un connaisseur eût-il jugé cette miniature affétée : sous trop de complaisante grâce s'effaçait presque le caractère : mais cette pure grâce était telle qu'on ne la pût oublier.

Peu m'importaient vous dis-je les qualités ou les défauts de la peinture : la jeune femme que j'avais devant moi et dont je ne voyais que le profil, une tempe à demi cachée par une lourde boucle noire, un œil languide et tristement rêveur, la bouche entrouverte et comme soupirante, le col fragile autant qu'une tige de fleur, cette femme était de la plus troublante, de la plus angélique beauté. A la contempler j'avais perdu conscience du lieu, de

l'heure; Casimir qui d'abord s'était éloigné, achevant d'apprêter les fleurs, revint à moi, se pencha :

— C'est maman... Elle est bien jolie, n'est-ce pas!

J'étais gêné devant l'enfant de trouver sa mère si belle.

— Où est-elle à présent, ta maman?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi n'est-elle pas ici?

— Elle s'ennuie ici.

— Et ton papa?

Un peu confusément, baissant la tête et comme honteux il répondit :

— Mon papa est mort.

Mes questions l'importunaient; mais j'étais résolu à pousser plus avant.

— Elle vient bien te voir quelquefois, ta maman?

— Oh! oui, souvent! dit-il avec conviction, en relevant soudain la tête. Il ajouta un peu plus bas :

— Elle vient causer avec ma tante.

— Mais avec toi, elle cause bien aussi?

— Oh! moi, je ne sais pas lui parler... Et puis quand elle vient, je suis couché.

— Couché!

— Oui, elle vient la nuit... Puis, cédant à sa confiance (il avait pris ma main, car j'avais reposé le portrait), tendrement et comme en secret :

— La dernière fois elle est venue m'embrasser dans mon lit.

— Elle ne t'embrasse donc pas d'ordinaire?

— Oh! si, beaucoup.

— Alors pourquoi dis-tu " la dernière fois "?

— Parce qu'elle pleurait.

— Elle était avec ta tante?

— Non; elle était entrée toute seule dans le noir; elle croyait que je dormais.

— Elle t'a réveillé?

— Oh! je ne dormais pas. Je l'attendais.

— Tu savais donc qu'elle était là?

Il baissa la tête de nouveau, sans répondre.

J'insistai :

— Comment savais-tu qu'elle était là?

Pas de réponse. Je repris :

— Dans le noir, comment as-tu pu voir qu'elle pleurait?

— Oh! j'ai senti.

— Tu ne lui as pas demandé de rester?

— Oh! si. Elle était penchée sur mon lit; je la tenais par les cheveux...

— Et qu'est-ce qu'elle disait?

— Elle riait; elle disait que je la décoiffais; mais qu'il fallait qu'elle s'en aille.

— Elle ne t'aime donc pas?

— Oh! si; elle m'aime beaucoup, cria-t-il, brusquement écarté de moi et le visage empourpré plus encore, d'une voix si passionnée que je pris honte de ma question.

La voix de Madame Floche retentit au bas de l'escalier :

— Casimir! Casimir! va dire à Monsieur Lacase qu'il serait temps de s'apprêter. La voiture sera là dans une demi-heure.

Je m'élançai, dégringolai l'escalier, rejoignis la vieille dans le vestibule.

— Madame Floche! quelqu'un pourrait-il porter une dépêche? J'ai trouvé un expédient qui me permettra je crois de passer quelques jours de plus près de vous.

Elle prit mes deux mains dans les deux siennes :

— Ah! Que c'est improbable! cher Monsieur... Et comme son émotion ne trouvait rien d'autre à dire, elle répétait : Que c'est improbable!... puis, courant sous la fenêtre de Floche :

— Bon ami! Bon ami! (c'est ainsi qu'elle l'appelait) Monsieur Lacase veut bien rester. La faible voix sonnait comme un grelot fêlé, mais parvint cependant; je vis la fenêtre s'ouvrir, Monsieur Floche se pencher un instant; puis, aussitôt qu'il eut compris :

— Je descends! Je descends!

Casimir se joignait à lui; durant quelques instants je dus faire face aux gratulations de

chacun; on eût dit que j'étais de la famille.

Je rédigeai je ne sais plus quel fantaisiste texte de dépêche que je fis expédier à une adresse imaginaire.

— J'ai peur, à déjeuner, d'avoir été un peu indiscrète en vous priant trop fort, dit Madame Floche; puis-je espérer que, si vous restez, vos affaires de Paris n'en souffriront pas trop?

— J'espère que non, chère Madame. Je prie un ami de prendre soin de mes intérêts.

Madame de Saint-Auréol était survenue; elle s'éventait et tournait dans la pièce en criant de sa voix la plus aiguë. — Qu'il est aimable! Ah! mille grâces... Qu'il est aimable! — puis disparut, et le calme se rétablit.

Peu avant le dîner l'abbé rentra de Pont-l'Évêque; comme il n'avait pas eu connaissance de ma velléité de départ, il ne put être surpris d'apprendre que je restais.

— Monsieur Lacase, dit-il assez affablement, j'ai rapporté de Pont-l'Évêque quel-

ques journaux; pour moi je ne suis pas grand amateur des racontars de gazettes, mais j'ai pensé qu'ici vous étiez un peu privé de nouvelles et que ces feuilles pourraient vous intéresser.

Il fouillait sa soutane : — Allons! Gratien les aura montés dans ma chambre avec mon sac. Attendez un instant; je m'en vais les querir.

— N'en faites rien, Monsieur l'abbé; c'est moi qui monterai les chercher.

Je l'accompagnai jusqu'à sa chambre; il me pria d'entrer. Et tandis qu'il brossait sa soutane et s'apprêtait pour le dîner :

— Vous connaissiez la famille de Saint-Auréol avant de venir à la Quartfourche? demandai-je après quelques propos vagues.

— Non, me dit-il.

— Ni Monsieur Floche?

— J'ai passé brusquement des missions à l'enseignement. Mon supérieur avait été en relations avec Monsieur Floche, et m'a dési-

gné pour les fonctions que je remplis présentement; non, avant de venir ici je ne connaissais ni mon élève ni ses parents.

— De sorte que vous ignorez quels événements ont brusquement poussé Monsieur Floche à quitter Paris il y a quelque quinze ans, au moment qu'il allait entrer à l'Institut.

— Revers de fortune, grommela-t-il.

— Eh quoi! Monsieur et Madame Floche vivraient ici aux crochets des Saint-Auréol!

— Mais non, mais non, fit-il impatienté; ce sont les Saint-Auréol qui sont ruinés ou presque; toutefois la Quartfourche leur appartient; les Floche, qui sont dans une situation aisée, habitent avec eux pour les aider; ils subviennent au train de maison et permettent ainsi aux Saint-Auréol de conserver la Quartfourche, qui doit revenir plus tard à Casimir; c'est je crois tout ce que l'enfant peut espérer...

— La belle-fille est sans fortune?

— Quelle belle-fille? La mère de Casimir

n'eśt pas la bru, c'eśt la propre fille des Saint-Auréol.

— Mais alors, le nom de l'enfant? — Il feignit de ne point comprendre. — Ne s'appelle-t-il pas Casimir de Saint-Auréol?

— Vous croyez! dit-il ironiquement. Eh bien! il faut supposer que Mademoiselle de Saint-Auréol aura épousé quelque cousin du même nom.

— Fort bien! fis-je, comprenant à demi, hésitant pourtant à conclure. Il avait achevé de brosser sa soutane; un pied sur le rebord de la fenêtre il flanquait de grands coups de mouchoir pour épousseter ses souliers. — Et vous la connaissez... Mademoiselle de Saint-Auréol?

— Je l'ai vue deux ou trois fois; mais elle ne vient ici qu'en courant.

— Où vit-elle?

Il se releva, jeta dans un coin de la chambre le mouchoir empoussiéré :

— Alors c'eśt un interrogatoire?... puis se

dirigeant vers sa toilette : — On va sonner pour le dîner et je ne serai pas prêt!

C'était une invite à le laisser; ses lèvres serrées certainement en gardaient gros à dire, mais pour l'instant ne laisseraient plus rien échapper.

V

Quatre jours après j'étais encore à la Quartfourche; moins angoissé qu'au troisième jour, mais plus las. Je n'avais rien surpris de nouveau, ni dans les événements de chaque jour, ni dans les propos de mes hôtes; d'inanition déjà je sentais ma curiosité se mourir. Il faut donc renoncer à en découvrir davantage, pensais-je apprêtant de nouveau mon départ : autour de moi tout se refuse à m'instruire; l'abbé fait le muet depuis que j'ai laissé paraître combien ce qu'il sait m'intéresse; à mesure que Casimir me marque plus de confiance, je

me sens devant lui plus contraint; je n'ose plus l'interroger et du reste je connais à présent tout ce qu'il aurait à me dire : rien de plus que le jour où il me montrait le portrait.

Si pourtant; l'enfant innocemment m'avait appris le prénom de sa mère. Sans doute j'étais fou de m'exalter ainsi sur une flatteuse image vraisemblablement vieille de plus de quinze ans; et si même Isabelle de Saint-Auréol, durant mon séjour à la Quartfourche, risquait une de ces fugitives apparitions dont je savais à présent qu'elle était coutumière, sans doute je ne pourrais, n'oserais me trouver sur son passage. N'importe! ma pensée soudain tout occupée d'elle échappait à l'ennui; ces derniers jours avaient fui d'une fuite ailée et je m'étonnais que s'achevât déjà cette semaine. Il n'avait pas été question que je restasse plus longtemps chez les Floche et mon travail ne m'offrait plus aucune raison de m'attarder, mais, ce dernier matin encore, je parcourais le parc que l'automne rendait plus vaste et sonore, appelant

à demi-voix, puis à voix plus haute : Isabelle!... et ce nom qui m'avait déplu tout d'abord, se revêtait à présent pour moi d'élégance, se pénétrait d'un charme clandestin... Isabelle de Saint-Auréol! Isabelle! J'imaginais sa robe blanche fuir au détour de chaque allée; à travers l'inconstant feuillage, chaque rayon rappelait son regard, son sourire mélancolique, et comme encore j'ignorais l'amour, je me figurais que j'aimais et, tout heureux d'être amoureux, m'écoutais avec complaisance.

Que le parc était beau! et qu'il s'apprêtait noblement à la mélancolie de cette saison déclinante. J'y respirais avec enivrement l'odeur des mousses et des feuilles pourrissantes. Les grands marronniers roux, à demi dépouillés déjà, ployaient leurs branches jusqu'à terre; certains buissons pourprés rutilaient à travers l'averse; l'herbe, auprès d'eux, prenait une verdeur aiguë; il y avait quelques colchiques dans les pelouses du jardin; un peu plus bas, dans le vallon, une prairie en était rose, que

l'on apercevait de la carrière où, quand la pluie cessait, j'allais m'asseoir — sur cette même pierre où je m'étais assis le premier jour avec Casimir; où, rêveuse, Mademoiselle de Saint-Auréol s'était assise naguère, peut-être... et je m'imaginais assis près d'elle.

Casimir m'accompagnait souvent, mais je préférais marcher seul. Et presque chaque jour la pluie me surprenait dans le jardin; trempé, je rentrais me sécher devant le feu de la cuisine. Ni la cuisinière, ni Gratien ne m'aimaient; mes avances réitérées n'avaient pu leur arracher trois paroles. Du chien non plus, caresses ou friandises n'avaient pu me faire un ami; Terno passait presque toutes les heures du jour couché dans l'âtre vaste, et quand j'en approchais il grognait. Casimir que je retrouvais souvent, assis sur la margelle du foyer, épluchant des légumes ou lisant, y allait alors d'une tape, s'affectant que son chien ne m'accueillît pas en ami. Prenant le livre des mains de l'enfant je poursuivais à haute voix sa

lecture; lui, restait appuyé contre moi; je le sentais m'écouter de tout son corps.

Mais ce matin-là l'averse me surprit si brusque et si violente que je ne pus songer à rentrer au château; je courus m'abriter au plus proche; c'était ce pavillon abandonné que vous avez pu voir à l'autre extrémité du parc, près de la grille; il était à présent délabré : pourtant une première salle assez vaste restait élégamment lambrissée comme le salon d'un pavillon de plaisance; mais les boiseries vermoulues crevaient au moindre choc...

Quand j'entrai, poussant la porte mal close, quelques chauves-souris tournoyèrent, puis s'élancèrent au-dehors par la fenêtre dévitrée. J'avais cru l'averse passagère, mais, tandis que je patientais, le ciel acheva de s'assombrir. Me voici bloqué pour longtemps! il était dix heures et demie; on ne déjeunait qu'à midi. J'attendrai jusqu'au premier coup de cloche, que l'on entend d'ici certainement, pensai-je. J'avais sur moi de quoi écrire et, comme ma correspon-

dance était en retard, je prétendis me prouver à moi-même qu'il n'est pas moins aisé d'occuper bien une heure qu'une journée. Mais ma pensée incessamment me ramenait à mon inquiétude amoureuse : ah! si je savais que quelque jour elle dût reparaître en ce lieu, j'incendierais ces murs de déclarations passionnées... Et lentement m'imbibait un ennui douloureux, lourd de larmes. Je restais effondré dans un coin de la pièce, n'ayant trouvé siège où m'asseoir, et comme un enfant perdu je pleurais.

Certes le mot Ennui est bien faible pour exprimer ces détresses intolérables à quoi je fus sujet de tout temps; elles s'emparent de nous tout à coup; la qualité de l'heure les déclare; l'instant auparavant tout vous riait et l'on riait à toute chose; tout à coup une vapeur fuligineuse s'essore du fond de l'âme et s'interpose entre le désir et la vie; elle forme un écran livide, nous sépare du reste du monde dont la chaleur, l'amour, la couleur, l'harmonie ne nous parviennent plus que réfractés en une

transposition abstraite : on constate, on n'est plus ému; et l'effort désespéré pour crever l'écran isolateur de l'âme nous mènerait à tous les crimes, au meurtre ou au suicide, à la folie...

Ainsi rêvais-je en écoutant ruisseler la pluie. Je gardais à la main le canif que j'avais ouvert pour tailler mon crayon, mais la feuille de mon carnet restait vide; à présent, de la pointe de ce canif, sur le panneau voisin je tâchais de sculpter son nom; sans conviction, mais parce que je savais que les amants transis ont accoutumé d'ainsi faire; à tout instant le bois pourri cédait; un trou venait en place de la lettre; bientôt, sans plus d'application, par désœuvrement, imbécile besoin de détruire, je commençai de taillader au hasard. Le lambris que j'abîmais se trouvait immédiatement sous la fenêtre; le cadre en était disjoint à la partie supérieure, de sorte que le panneau tout entier pouvait glisser de bas en haut dans les rainures latérales; c'est ce que je remarquai lorsque l'effort de mon couteau inopinément le souleva.

Quelques instants après j'achevais d'émietter le lambris. Avec le débris de bois, une enveloppe tomba sur le plancher; tachée, moisie, elle avait pris le ton de la muraille, au point que tout d'abord elle n'étonna point mon regard; non, je ne m'étonnai pas de la voir; il ne me paraissait pas surprenant qu'elle fût là et telle était mon apathie que je ne cherchai pas aussitôt à l'ouvrir. Laide, grise, souillée, on eût dit un plâtras, vous dis-je. C'est par désœuvrement que je la pris; c'est machinalement que je la déchirai. J'en sortis deux feuillets couverts d'une grande écriture désordonnée, pâlie, presque effacée par endroits. Que venait faire là cette lettre? Je regardai la signature et j'eus un éblouissement : le nom d'Isabelle était au bas de ces feuillets!

Elle occupait à ce point mon esprit... j'eus un instant l'illusion qu'elle m'écrivait à moi-même :

Mon amour, voici ma dernière lettre... disait-elle. *Vite ces quelques mots encore, car je sais que ce soir*

je ne pourrai plus rien te dire; mes lèvres, près de toi, ne sauront plus trouver que des baisers. Vite, pendant que je puis parler encore; écoute :

Onze heures c'est trop tôt; mieux vaut minuit. Tu sais que je meurs d'impatience et que l'attente m'exténue, mais pour que je m'éveille à toi il faut que toute la maison dorme. Oui, minuit; pas avant. Viens à ma rencontre jusqu'à la porte de la cuisine (en suivant le mur du potager qui est dans l'ombre et ensuite il y a des buissons), attends-moi là et non pas devant la grille, non que j'aie peur de traverser seule le jardin, mais parce que le sac où j'emporte un peu de vêtements sera très lourd et que je n'aurai pas la force de le porter longtemps.

En effet il vaut mieux que la voiture reste en bas de la ruelle où nous la retrouverons facilement. A cause des chiens de la ferme qui pourraient aboyer et donner l'éveil, c'est plus prudent.

Mais non, mon ami, il n'y avait pas moyen, tu le sais, de nous voir davantage et de convenir de tout ceci de vive voix. Tu sais qu'ici je vis captive et que les vieux ne me laissent pas plus sortir qu'ils ne te

permettent à toi de rentrer. Ah! de quel cachot je m'échappe... Oui j'aurai soin de prendre des souliers de rechange que je mettrai sitôt que nous serons dans la voiture, car l'herbe du bas du jardin est trempée.

Comment peux-tu me demander encore si je suis résolue et prête? Mais mon amour, voici des mois que je me prépare et que je me tiens prête! des années que je vis dans l'attente de cet instant! — Et si je ne vais rien regretter? — Tu n'as donc pas compris que j'ai pris tous ceux qui s'attachent à moi en horreur, tous ceux qui m'attachent ici. Est-ce vraiment la douce et la craintive Isa qui parle? Mon ami, mon amant, qu'avez-vous fait de moi, mon amour?...

J'étouffe ici; je songe à tout l'ailleurs qui s'entrouvre... J'ai soif...

J'allais oublier de te dire qu'il n'y a pas eu moyen d'enlever les saphirs de l'écrin, parce que ma tante n'a plus laissé ses clefs dans sa chambre; aucune de celles que j'ai essayées n'a pu aller au tiroir... Ne me gronde pas; j'ai le bracelet de maman, la chaîne émaillée et deux bagues — qui n'ont

sans doute pas grande valeur puisqu'elle ne les met pas; mais je crois que la chaîne est très belle. Pour de l'argent... je ferai mon possible; mais tu feras tout de même bien de t'en procurer.

A toi de toutes mes prières. A bientôt, ton

Isa.

Ce 22 octobre, anniversaire de ma vingt-deuxième année et veille de mon évasion.

Je songe avec terreur, si j'avais à cuisiner en roman cette histoire, aux quatre ou cinq pages de développements qu'il siérait ici de gonfler : réflexions après lecture de cette lettre, interrogations, perplexités... En vérité, comme après un très violent choc, j'étais tombé dans un état semi-léthargique. Quand enfin parvint à mon oreille, à travers la confuse rumeur de mon sang, un son de cloche, qui redoubla : c'est le second appel du déjeuner, pensai-je; comment n'ai-je pas entendu le premier? Je tirai ma montre : midi ! Aussitôt bondissant au-dehors, l'ardente lettre pressée

contre mon cœur, je m'élançai tête nue sous l'averse.

Les Floche déjà s'inquiétaient de moi et, quand j'arrivai tout soufflant :

— Mais vous êtes trempé! complètement trempé, cher Monsieur! — Puis ils protestèrent que personne ne se mettrait à table que je n'eusse changé de vêtements : et dès que je fus redescendu, ils questionnèrent avec sollicitude; je dus raconter que, retenu dans le pavillon, j'attendais en vain un répit de l'averse; alors ils s'excusèrent du mauvais temps, de l'affreux état des allées, de ce que l'on avait sans doute sonné le second coup plus tôt, le premier coup moins fort qu'à l'ordinaire... Mademoiselle Verdure avait été chercher un châle dont on me supplia de couvrir mes épaules, parce que j'étais encore en sueur et que je risquais de prendre mal. L'abbé cependant m'observait sans mot dire, les lèvres serrées jusqu'à la grimace; et j'étais si nerveux que, sous l'investigation de son regard, je me

sentais rougir et me troubler comme un enfant fautif. Il importe pourtant de l'amadouer, pensais-je, car désormais je n'apprendrai rien que par lui seul; lui seul peut m'éclairer le détour de cette ténébreuse histoire où m'achemine déjà moins de curiosité que d'amour.

Après le café, la cigarette que j'offrais à l'abbé servait de prétexte au dialogue : pour ne point incommoder la baronne nous allions fumer dans l'orangerie.

— Je croyais que vous ne deviez rester ici que huit jours, commença-t-il sur un ton d'ironie.

— Je comptais sans l'amabilité de nos hôtes.

— Alors, les documents de Monsieur Floche...?

— Assimilés... Mais j'ai trouvé de quoi m'occuper davantage.

J'attendais une interrogation; rien ne vint.

— Vous devez connaître dans les coins le double fond de ce château, repartis-je impatiemment.

Il ouvrit de grands yeux, plissa son front, prit un air de candeur stupide.

— Pourquoi Madame ou Mademoiselle de Saint-Auréol, la mère de votre élève, n'est-elle pas ici, près de nous, à partager ses soins entre son fils infirme et ses vieux parents?

Pour mieux jouer l'étonnement il jeta sa cigarette et ouvrit les mains en parenthèses des deux côtés de son visage.

— Sans doute que ses occupations la retiennent ailleurs... marmonna-t-il. Quelle insidieuse question est-ce là?

— En souhaitez-vous une plus précise : Qu'a fait Madame ou Mademoiselle de Saint-Auréol, la mère de votre élève, certaine nuit du 22 octobre que devait venir l'enlever son amant?

Il campa ses poings sur ses hanches :

— Eh là! Eh là! Monsieur le romancier — (par vanité, par faiblesse, je m'étais laissé aller précédemment à ce genre de confidences que devrait n'inspirer jamais qu'une profonde sympa-

thie; et depuis qu'il savait mes prétentions il s'amusait de moi d'une manière qui déjà me devenait insupportable) — N'allez-vous pas un peu trop vite?... Et puis-je vous demander à mon tour comment vous êtes si bien renseigné?

— Parce que la lettre qu'Isabelle de Saint-Auréol écrivait à son amant ce jour-là, ce n'est pas lui qui l'a reçue; c'est moi.

Décidément il fallait compter avec moi; l'abbé à ce moment aperçut une petite tache sur la manche de sa soutane et commença de la gratter du bout de l'ongle; il entrait en composition.

— J'admire ceci... que dès qu'on se croit né romancier, on s'accorde aussitôt tous les droits. Un autre y regarderait à deux fois avant de prendre connaissance d'une lettre qui ne lui est pas adressée.

— J'espère plutôt, Monsieur l'abbé, qu'il n'en prendrait pas connaissance du tout.

Je le considérais fixement; mais il grattait toujours, les yeux baissés.

— Je ne suppose pourtant pas qu'on vous l'ait donnée à lire.

— Cette lettre est tombée dans mes mains par hasard; l'enveloppe, vieille, sale, à demi déchirée, ne portait aucune trace d'écriture; en l'ouvrant j'ai vu une lettre de Mademoiselle de Saint-Auréol; mais adressée à qui?... Allons! Monsieur l'abbé, secondez-moi : qui était, il y a quatorze ans, l'amant de Mademoiselle de Saint-Auréol?

L'abbé s'était levé; il commença de marcher à petits pas de long en large, la tête basse, les mains croisées dans le dos; repassant derrière ma chaise, il s'arrêta; et brusquement je sentis ses mains s'abattre sur mes épaules :

— Montrez-moi cette lettre.

— Parlerez-vous?

Je sentis frémir d'impatience son étreinte.

— Ah! pas de conditions, je vous en prie! Montrez-moi cette lettre... simplement.

— Laissez que j'aille la chercher, dis-je en essayant de me dégager.

— Vous l'avez là dans votre poche.

Ses yeux visaient au bon endroit, comme si ma veste eût été transparente; il n'allait pourtant pas me fouiller!...

J'étais très mal posé pour me défendre, et contre un grand gaillard plus fort que moi; puis, quel moyen, ensuite, de le décider à parler? Je me retournai pour voir presque contre le mien son visage; un visage gonflé, congestionné, où se marquaient subitement deux grosses veines sur le front et de vilaines poches sous les yeux. Alors me forçant de rire par crainte de voir tout se gâter :

— Parbleu l'abbé, avouez que vous aussi vous savez ce que c'est que la curiosité!

Il lâcha prise; je me levai tout aussitôt et fis mine de sortir.

— Si vous n'aviez pas eu ces manières de brigand, je vous l'aurais déjà montrée; puis, le prenant par le bras : — mais rapprochons-nous du salon, que je puisse appeler au secours.

Par grand effort de volonté je gardais un ton enjoué, mais mon cœur battait fort.

— Tenez : lisez-la devant moi, dis-je en tirant la lettre de ma poche; je veux apprendre de quel œil un abbé lit une lettre d'amour.

Mais, de nouveau maître de lui, il ne laissait paraître son émotion qu'à l'irrépressible titillement d'un petit muscle de sa joue. Il lut; puis huma le papier, renifla, en fronçant âprement les sourcils de manière qu'il semblait que ses yeux s'indignassent de la gourmandise de son nez; puis repliant le papier et me le rendant, dit d'un ton un peu solennel :

— Ce même 22 octobre mourait le Vicomte Blaise de Gonfreville, victime d'un accident de chasse.

— Vous me faites frémir! (mon imagination aussitôt construisait un drame épouvantable). Sachez que j'ai trouvé cette lettre derrière une boiserie du pavillon où certainement il eût dû venir la chercher.

L'abbé m'apprit alors que le fils aîné des Gonfreville, dont la propriété touchait à celle des Saint-Auréol, avait été retrouvé sans vie au pied d'une barrière qu'apparemment il s'apprêtait à franchir, lorsqu'un mouvement maladroit avait fait partir son fusil. Pourtant, dans le canon du fusil ne se trouvait pas de cartouche. Aucun renseignement ne put être donné par personne; le jeune homme était sorti seul et personne ne l'avait vu; mais, le lendemain, un chien de la Quartfourche fut surpris près du pavillon léchant une flaque de sang.

— Je n'étais pas encore à la Quartfourche, continua-t-il, mais, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, il me semble avéré que le crime a été commis par Gratien, qui sans doute avait surpris les relations de sa maîtresse avec le vicomte, et peut-être avait éventé son projet de fuite (projet que j'ignorais moi-même avant d'avoir lu cette lettre); c'est un vieux serviteur buté, butor même au besoin, qui pour défendre

le bien de ses maîtres ne croit devoir reculer devant rien.

— Comment ne l'a-t-on pas arrêté?

— Personne n'avait intérêt à le poursuivre, et les deux familles de Gonfreville et de Saint-Auréol craignaient également le bruit autour de cette fâcheuse histoire; car, quelques mois après, Mademoiselle de Saint-Auréol mettait au monde un malheureux enfant. On attribue l'infirmité de Casimir aux soins que sa mère avait pris pour dissimuler sa grossesse; mais Dieu nous enseigne que c'est souvent sur les enfants que retombe le châtiment des pères. Venez avec moi jusqu'au pavillon; je suis curieux de voir l'endroit où vous avez trouvé la lettre.

Le ciel s'était éclairci; nous nous acheminâmes ensemble.

Tout alla fort bien à l'aller; l'abbé m'avait pris le bras; nous marchions d'un même pas et causions sans heurts. Mais au retour tout

se gâta. Sans doute restions-nous passablement exaltés l'un et l'autre par l'étrangeté de l'aventure; mais chacun très différemment; moi, vite désarmé par la complaisance souriante que l'abbé finalement avait mise à me renseigner, déjà j'oubliais sa soutane, ma retenue, je me laissais aller à lui parler comme à un homme. Voici je crois comment la brouille commença :

— Qui nous racontera, disais-je, ce que fit Mademoiselle de Saint-Auréol cette nuit-là! Sans doute elle n'apprit que le lendemain la mort du comte? L'attendit-elle, et jusqu'à quand, dans le jardin? Que pensait-elle en ne le voyant pas venir?

L'abbé se taisait, complètement insensible à mon lyrisme psychologique; je reprenais :

— Imaginez cette délicate jeune fille, le cœur lourd d'amour et d'ennui, la tête folle : Isabelle la passionnée...

— Isabelle la dévergondée, soufflait l'abbé à demi-voix.

Je continuais comme si je n'avais pas entendu, mais déjà prenant élan pour riposter à l'interjection prochaine :

— Songez à tout ce qu'il a fallu d'espérance et de désespoir, de...

— Pourquoi songer à tout cela? interrompit-il sèchement : Nous n'avons pas à connaître des événements plus que ce qui peut nous instruire.

— Mais suivant que nous en connaissons plus ou moins, ils nous instruisent différemment...

— Que prétendez-vous dire?

— Que la connaissance superficielle des événements ne concorde pas toujours, pas souvent même, avec la connaissance profonde que nous en pouvons prendre ensuite, et que l'enseignement que l'on en peut tirer n'est pas le même; qu'il est bon d'examiner avant de conclure....

— Mon jeune ami, faites attention que l'esprit d'examen et de curiosité critique est

la larve de l'esprit de révolte. Le grand homme que vous avez pris pour modèle aurait bien pu vous avertir que...

— Celui sur qui j'écris ma thèse, voulez-vous dire...

— Quel ergoteur vous faites! C'est avec un pareil esprit que...

— Mais enfin, cher Monsieur l'abbé, j'aimerais bien savoir si ce n'est pas cette même curiosité qui vous fait m'accompagner, à cette heure, qui vous penchait il y a quelques instants sur ce lambris crevé, et qui vous a lentement poussé à connaître de cette histoire tout ce que vous m'en avez rapporté!...

Son pas se faisait plus saccadé, sa voix plus brève; avec sa canne il frappait le sol impatiemment.

— Sans chercher comme vous des explications d'explications, quand j'ai connu le fait, je m'y tiens. Les événements lamentables que je vous ai dits m'enseigneraient, s'il en était encore besoin, l'horreur du péché

de la chair; ils sont la condamnation du divorce et de tout ce que l'homme a inventé pour essayer de pallier les conséquences de ses fautes. Voici qui suffit, n'est-ce pas!

— Voici qui ne me suffit pas. Le fait ne m'est de rien tant que je ne pénètre pas sa cause. Connaître la vie secrète d'Isabelle de Saint-Auréol; savoir par quels chemins parfumés, pathétiques et ténébreux...

— Jeune homme, méfiez-vous! vous commencez à en devenir amoureux!...

— Ah! j'attendais cela! Parce que l'apparence ne me suffit pas, que je ne me paie pas de mots, ni de gestes... Êtes-vous sûr de ne pas méjuger cette femme?

— Une gourgandine!

L'indignation chauffait mon front; je ne la contenais plus qu'à grand-peine.

— Monsieur l'abbé, de tels mots surprennent dans votre bouche. Il me semble que le Christ nous enseigne plus à pardonner qu'à sévir.

— De l'indulgence à la complaisance il n'y a qu'un pas.

— Lui du moins ne l'eût pas condamnée comme vous faites.

— D'abord, ça vous n'en savez rien. Puis Celui qui est sans péché peut se permettre pour le péché d'autrui plus d'indulgence que celui dont... je veux dire que nous autres pécheurs nous n'avons pas à chercher plus ou moins d'excuse au péché, mais tout simplement à nous en détourner avec horreur.

— Après l'avoir bien reniflé comme vous avez fait cette lettre.

— Vous êtes un impertinent. — Et quittant l'allée brusquement, il partit à pas précipités par un petit chemin de traverse, jetant encore à la manière des Parthes des phrases acérées où je ne distinguais que les mots : enseignement moderne... sorbonnard... socinien!...

Quand nous nous retrouvâmes au dîner, il gardait un air renfrogné, mais en sortant

de table il vint à moi en souriant et me tendit une main qu'en souriant aussi je serrai.

La soirée me parut plus morne encore qu'à l'ordinaire. Le baron geignait doucement au coin du feu; Monsieur Floche et l'abbé poussaient leurs pions sans mot dire. Du coin de l'œil je voyais Casimir, la tête enfouie dans ses mains, saliver lentement sur son livre que par instants il épongeait d'un coup de mouchoir. Je ne prêtais à la partie de bésigue que ce qu'il fallait d'attention pour ne pas faire perdre trop ignominieusement ma partenaire; Madame Floche s'apercevait et s'inquiétait de mon ennui; elle faisait de grands efforts pour animer un peu la partie :

— Allons, Olympe! c'est à vous de jouer. Vous dormez?

Non ce n'était pas le sommeil, mais la mort dont je sentais déjà le ténébreux engourdissement glacer mes hôtes; et moi-même, une angoisse, une sorte d'horreur, m'étreignait. O printemps! ô vents du large, parfums volup-

tueux, musiques aérées, juqu'ici vous ne parviendrez plus jamais! me disais-je; et je songeais à vous, Isabelle. De quelle tombe aviez-vous su vous évader! vers quelle vie? Là, dans la calme clarté de la lampe, je vous imaginais, sur vos doigts délicats, laissant peser votre front pâle; une boucle de cheveux noirs touche, caresse votre poignet. Comme vos yeux regardent loin! de quel ennui sans nom de votre chair et de votre âme, raconte-t-il la plainte, ce soupir qu'ils n'entendent pas? Et de moi-même, à mon insu, s'échappait un soupir énorme qui tenait du bâillement, du sanglot, de sorte que Madame de Saint-Auréol, jetant son dernier atout sur la table, s'écriait :

— Je crois que Monsieur Lacase a grande envie de s'en aller coucher. — Pauvre femme!

Cette nuit je fis un rêve absurde; un rêve qui n'était d'abord que la continuation de la réalité :

La soirée n'était pas achevée; j'étais encore

dans le salon, près de mes hôtes, mais à eux s'adjoignait une société dont le nombre incessamment croissait, bien que je ne visse point précisément arriver de personnes nouvelles; je reconnaissais Casimir assis à la table devant un jeu de patience vers lequel trois ou quatre figures se penchaient. On parlait à voix basse, de sorte que je ne distinguais aucune phrase, mais je comprenais que chacun signalait à son voisin quelque chose d'extraordinaire et dont le voisin à son tour s'étonnait; l'attention se portait vers un point, là près de Casimir, où tout à coup, je reconnus, assise à table (comment ne l'avais-je pas distinguée plus tôt?) Isabelle de Saint-Auréol. Seule parmi les costumes sombres, elle était vêtue tout en blanc. D'abord elle m'apparut charmante, assez semblable à ce que la montrait le médaillon; mais au bout d'un instant j'étais frappé par l'immobilité de ses traits, la fixité de son regard, et soudain je comprenais ce que l'on se chuchotait à l'oreille : ce n'était pas là la véritable

Isabelle, mais une poupée à sa ressemblance, qu'on mettait à sa place durant l'absence de la vraie. Cette poupée à présent me paraissait affreuse; j'étais gêné jusqu'à l'angoisse par son air de prétentieuse stupidité; on l'eût dite immobile, mais, tandis que je la regardais fixement, je la voyais lentement pencher de côté, pencher... elle allait chavirer, quand Mademoiselle Olympe, s'élançant de l'autre extrémité du salon, se courba jusqu'à terre, souleva la housse du fauteuil et remonta je ne sais quel rouage qui faisait un grincement bizarre et remettait le mannequin d'aplomb en communiquant à ses bras une grotesque gesticulation d'automate. Puis chacun se leva, l'heure étant sonnée du couvre-feu; on allait laisser la fausse Isabelle là seule; en partant chacun la saluait à la turque, excepté le baron qui s'approcha irrévérencieusement, lui saisit à pleine main la perruque et lui appliqua sur le sinciput deux gros baisers sonores en rigolant. Dès que la société avait achevé de déserter le salon — et

j'avais vu sortir une foule — dès que l'obscurité s'était faite, je voyais, oui, dans l'obscurité, je voyais la poupée pâlir, frémir et prendre vie. Elle se soulevait lentement, et c'était Mademoiselle de Saint-Auréol elle-même; elle glissait à moi sans bruit; tout à coup je sentais autour de mon cou ses bras tièdes, et je me réveillais dans la moiteur de son haleine au moment qu'elle me disait :

— Pour eux je fais l'absente, mais pour toi je suis là.

Je ne suis ni superstitieux ni craintif; si je rallumai ma bougie, ce fut pour chasser de mes yeux et de mon cerveau cette obsédante image; j'y eus du mal. Malgré moi j'épiais tous les bruits. Si elle était là pourtant! En vain je m'efforçai de lire; je ne pouvais prêter attention à rien d'autre; c'est en pensant à elle que je me rendormis au matin.

Ainsi retombaient les sursauts de ma curiosité amoureuse. Je ne pouvais pourtant différer plus longtemps un départ que de nouveau j'avais annoncé à mes hôtes, et ce jour était le dernier que je devais passer à la Quartfourche. Ce jour-là...

Nous sommes à déjeuner. L'on attend le courrier que Delphine, la femme de Gratien, reçoit du facteur et nous apporte d'ordinaire peu d'instants avant le dessert. C'est à Madame Floche, je vous l'ai dit, qu'elle le remet; puis celle-ci répartit les lettres et tend le *Journal des*

Débats à Monsieur Floche, qui disparaît derrière jusqu'à ce que nous nous levions de table. Ce jour-là, une enveloppe mauve, prise à demi dans la bande du journal, s'échappe du paquet et va voler sur la table près de l'assiette de Madame Floche; j'ai juste le temps de reconnaître la grande écriture dégingandée qui, la veille, m'avait fait déjà battre le cœur; Madame Floche aussi, apparemment, l'a reconnue; elle fait un geste précipité pour couvrir l'enveloppe avec son assiette; l'assiette s'en va cogner un verre, qui se brise et répand du vin sur la nappe; tout cela fait un grand vacarme et la bonne Madame Floche profite de la confusion générale pour subtiliser l'enveloppe dans sa mitaine.

— J'ai voulu écraser une araignée, dit-elle gauchement comme un enfant qui s'excuse. (Elle appelle indifféremment : araignées, les cloportes et les perce-oreilles qui s'échappent parfois de la corbeille de fruits.)

— Et je parie que vous l'avez manquée,

dit Madame de Saint-Auréol d'un ton aigre, en se levant et jetant sa serviette non pliée sur la table. Vous viendrez dans le salon me rejoindre, ma sœur. Ces Messieurs m'excuseront : j'ai ma crampe de nombril.

Le repas s'achève en silence. Monsieur Floche n'a rien vu, Monsieur de Saint-Auréol rien compris; Mademoiselle Verdure et l'abbé gardent les yeux fixés sur leur assiette; si Casimir ne se mouchait pas, je crois qu'on le verrait pleurer...

Il fait presque tiède. On a porté le café sur la petite terrasse que forme le perron du salon. Je suis seul à en prendre avec Mademoiselle Verdure et l'abbé; du salon où sont enfermées ces deux dames, des éclats de voix nous parviennent; puis plus rien; ces dames sont montées.

C'est alors, s'il me souvient bien, qu'éclata la castille du hêtre-à-feuille-de-persil.

Mademoiselle Verdure et l'abbé vivaient

en état de guerre. Les combats n'étaient pas bien sérieux et l'abbé ne faisait qu'en rire; mais rien n'irritait tant Mademoiselle Verdure que le ton persifleur qu'il prenait alors; elle se découvrait à tous coups et l'abbé tirait dans le vif. Presque aucun jour ne passait sans qu'éclatât entre eux quelqu'une de ces escarmouches que l'abbé nommait des " castilles ". Il prétendait que la vieille fille en avait besoin pour sa santé; il la faisait monter à l'arbre comme on emmène un chien faire un tour. Il n'y apportait peut-être pas de méchanceté, mais certainement de la malice et s'y montrait assez provocant. Cela les occupait tous deux et assaisonnait leur journée.

Le petit incident du dessert nous avait laissés nerveux. Je cherchais une diversion et, tandis que l'abbé versait les tasses, ma main rencontra dans la poche de mon veston un paquet de feuilles, ramille d'un arbre bizarre qui croissait près de la grille d'entrée et que j'avais cueillie le matin pour en demander le nom à Made-

moiselle Verdure; non que je fusse bien curieux de le connaître, mais elle se trouvait flattée qu'on fît appel à son savoir.

Car elle s'occupait de botanique. Certains jours elle partait herboriser, portant en bandoulière sur ses robustes épaules une boîte verte qui lui donnait l'aspect bizarre d'une cantinière; elle passait entre son herbier et sa " loupe montée " le temps que lui laissaient les soins domestiques... Donc Mademoiselle Olympe prit la ramille et sans hésiter :

— Ceci, déclara-t-elle, c'est du hêtre-à-feuille-de-persil.

— Curieuse appellation! hasardai-je; ces feuilles lancéolées n'ont pourtant aucun rapport avec celles du...

L'abbé depuis un instant souriait avec pertinence :

— C'est ainsi qu'on appelle à la Quartfourche le *Fagus persicifolia*, fit-il comme négligemment. Mademoiselle Verdure soubresauta :

— Je ne vous savais pas si fort en botanique.

— Non; mais j'entends un peu le latin. Puis, incliné vers moi : Ces dames sont victimes d'un involontaire calembour. *Persicus*, chère Mademoiselle, *persicus* veut dire pêcher, non persil. Le *Fagus persicifolia* dont Monsieur Lacase remarquait les feuilles qu'il appelle si justement lancéolées, le *Fagus persicifolia* est un " hêtre à feuilles de pêcher ".

Mademoiselle Olympe était devenue cramoisie : le calme qu'affectait l'abbé achevait de la décomposer.

— La vraie botanique ne s'occupe pas des anomalies et des monstruosités, sut-elle trouver à dire sans tourner un regard vers l'abbé; puis vidant sa tasse d'un trait elle partit en coup de vent.

L'abbé avait froncé sa bouche en cul de poule, d'où s'échappaient des manières de petits pets. J'avais grand-peine à retenir mon rire.

— Seriez-vous méchant, Monsieur l'abbé?

— Mais non! mais non... Cette bonne demoiselle, qui ne prend pas assez d'exercice, a besoin qu'on lui fouette le sang. Elle est très combative, croyez-moi; quand je reste trois jours sans pousser ma pointe c'est elle qui vient ferrailler. A la Quartfourche les distractions ne sont pas si nombreuses!...

Et tous deux alors, sans parler, nous commençâmes de penser à la lettre du déjeuner.

— Vous avez reconnu cette écriture? me hasardai-je à demander enfin.

Il haussa les épaules :

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est la lettre qu'on reçoit à la Quartfourche deux fois par an, après le paiement des fermages, et par laquelle elle annonce à Madame Floche sa venue.

— Elle va venir? m'écriai-je.

— Calmez-vous! Calmez-vous : vous ne la verrez pas.

— Et pourquoi ne la pourrai-je point voir?

— Parce qu'elle vient au milieu de la nuit, qu'elle repart presque aussitôt, qu'elle fuit les regards et... méfiez-vous de Gratien. Son regard me scrutait : je ne bronchai point; il reprit sur un ton irrité :

— Vous ne tiendrez aucun compte de ce que je vous en dis; je le vois à votre air; mais vous êtes averti. Allez! faites à votre guise; demain matin vous m'en donnerez des nouvelles.

Il se leva, me laissa, sans que j'aie pu démêler s'il cherchait à refréner ma curiosité ou s'il ne s'amusait pas à l'éperonner au contraire.

Jusqu'au soir mon esprit, dont je renonce à peindre le désordre, fut uniquement occupé par l'attente. Pouvais-je aimer vraiment Isabelle? Non sans doute, mais, amusé jusqu'au cœur par une excitation si violente, comment ne me fussé-je pas mépris? reconnaissant à ma curiosité toute la frémissante ardeur, la fougue, l'impatience de l'amour. Les dernières paroles de l'abbé n'avaient servi

qu'à me stimuler davantage; que pouvait contre moi Gratien? J'aurais traversé fourré d'épines et brasiers!

Certainement quelque chose d'anormal se préparait. Ce soir-là personne ne proposa de partie. Sitôt après souper, Madame de Saint-Auréol commença de se plaindre de ce qu'elle appelait " sa gastérite " et se retira sans façons, tandis que Mademoiselle Verdure lui préparait une infusion. Peu d'instants après, Madame Floche envoya se coucher Casimir; puis, sitôt que l'enfant fut parti :

— Je crois que Monsieur Lacase a grande envie d'en faire autant; il a l'air de tomber de sommeil.

Et comme je ne répondais pas assez promptement à son invite :

— Ah! je crois qu'aucun de nous ne va prolonger bien tard la veillée.

Mademoiselle Verdure se leva pour allumer les bougeoirs; l'abbé et moi nous la suivîmes; je vis Madame Floche se pencher sur

l'épaule de son mari qui sommeillait au coin du feu dans la berline; il se leva tout aussitôt, puis entraîna par le bras le baron qui se laissa faire, comme s'il comprenait ce que cela signifiait. Sur le palier du premier étage, où chacun, muni d'un bougeoir, se retirait de son côté :

— Bonne nuit! Dormez bien — me dit l'abbé avec un sourire ambigu.

Je refermai la porte de ma chambre; puis j'attendis. Il n'était encore que neuf heures. J'entendis monter Madame Floche, puis Mademoiselle Verdure. Il y eut sur le palier, entre Madame Floche et Madame de Saint-Auréol qui était ressortie de sa chambre, reprise d'une querelle assez vive, trop loin de moi pour que j'en pusse distinguer les paroles; puis un bruit de portes claquées; puis rien.

Je m'étendis sur mon lit pour mieux réfléchir. Je songeais à l'ironique souhait de bon sommeil dont l'abbé avait accompagné sa dernière poignée de main; j'aurais voulu savoir si lui, de son côté, s'apprêtait au som-

me, ou si cette curiosité qu'il se défendait d'avoir devant moi, il allait lui lâcher la bride?... mais il couchait dans une autre partie du château, faisant pendant à celle que j'occupais, et où aucun motif plausible ne m'appelait. Pourtant, qui de nous deux serait le plus penaud, si nous nous surprenions l'un l'autre dans le couloir?... Ainsi méditant il m'advint quelque chose d'inavouable, d'absurde, de confondant : je m'endormis.

Oui, moins surexcité sans doute qu'épuisé par l'attente et fatigué en outre par la mauvaise nuit de la veille, je m'endormis profondément.

Le crépitement de la bougie qui achevait de se consumer m'éveilla; ou, peut-être, vaguement perçu à travers mon sommeil, un ébranlement sourd du plancher : certainement quelqu'un avait marché dans le couloir. Je me dressai sur mon séant. Ma bougie à ce moment s'éteignit; je demeurai, dans le noir, tout pantois.

Je n'avais plus pour m'éclairer que quelques allumettes; j'en grattai une afin de regarder à ma montre : il était près d'onze heures et demie; j'écarquillai l'oreille... plus un bruit. A tâtons je gagnai la porte et l'ouvris...

Non, le cœur ne me battait point; je me sentais de corps agile, impondérable; d'esprit calme, subtil, résolu.

A l'autre extrémité du couloir, une grande fenêtre versait jusqu'à moi une clarté non point égale comme celle des nuits tranquilles, mais palpitante et défaillante par instants, car le ciel était pluvieux et, devant la lune, le vent charriait d'épais nuages. Je m'étais déchaussé; j'avançais sans bruit... Je n'avais pas besoin d'y voir davantage pour gagner le poste d'observation que je m'étais ménagé : c'était, à côté de celle de Madame Floche, où vraisemblablement se tenait le conciliabule, une petite chambre inhabitée, qu'avait occupée d'abord Monsieur Floche (il préférait à présent le voisinage de ses livres à celui de sa femme); la

porte de communication, dont j'avais soigneusement tiré le verrou pour me mettre à l'abri d'une surprise, avait un peu fléchi, et je m'étais assuré qu'immédiatement sous le chambranle je pouvais glisser mon regard; il me fallait, pour y atteindre, me jucher sur une commode que j'avais poussée tout auprès.

A présent passait par cette fente un peu de lumière qui, renvoyée par le plafond blanc, me permettait de me guider. Je retrouvai tout comme je l'avais laissé dans le jour. Je me hissai sur la commode, plongeai mes regards dans la chambre voisine...

Isabelle de Saint-Auréol était là.

Elle était devant moi, à quelques pas de moi... Elle était assise sur un de ces disgracieux sièges bas sans dossier, qu'on appelait je crois des " poufs ", dont la présence étonnait un peu dans cette chambre ancienne et que je ne me souvenais point d'y avoir vu lorsque j'étais entré porter des fleurs. Ma-

dame Floche se tenait enfoncée dans un grand fauteuil en tapisserie; une lampe posée sur un guéridon près du fauteuil les éclairait discrètement toutes deux. Isabelle me tournait le dos; elle s'inclinait en avant, presque couchée sur les genoux de sa vieille tante, de sorte que d'abord je ne vis pas son visage; bientôt elle releva la tête. Je m'attendais à la trouver davantage vieillie; pourtant je reconnaissais à peine en elle la jeune fille du médaillon; non moins belle sans doute, elle était d'une beauté très différente, plus terrestre et comme humanisée; l'angélique candeur de la miniature le cédait à une langueur passionnée, et je ne sais quel dégoût froissait le coin de ses lèvres que le peintre avait dessinées entrouvertes. Un grand manteau de voyage, une sorte de waterproof, d'une étoffe assez commune semblait-il, la recouvrait, mais relevé de côté, laissait voir une jupe noire de taffetas luisant sur lequel sa main dégantée, qu'elle laissait pendre et qui tenait un mouchoir chiffonné,

paraissait extraordinairement pâle et fragile. Une petite capote de feutre et de plumes moirées, à brides de taffetas, la coiffait; une boucle de cheveux très noirs, repassait par-dessus la bride et, dès qu'elle baissait la tête, revenait en avant cacher la tempe. On l'aurait dite en deuil sans un ruban vert scarabée qu'elle portait autour du cou. Madame Floche ni elle ne disaient rien; mais, de sa main droite, Isabelle caressait le bras, la main de Madame Floche et l'attirait à elle, et puis la couvrait de baisers.

A présent elle secouait la tête et ses boucles flottaient de gauche à droite; alors, comme si elle reprenait une phrase :

— Tous les moyens, dit-elle; j'ai vraiment essayé tous les moyens; je te jure que...

— Ne jurez point, ma pauvre enfant; je vous crois sans cela, interrompit la pauvre vieille en lui posant la main sur le front. Toutes deux parlaient à voix très basse comme si elles eussent craint d'être entendues.

Madame Floche se redressa, repoussa dou-

cement sa nièce, et, s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, se leva. Mademoiselle de Saint-Auréol se leva pareillement, et tandis que sa tante se dirigeait vers le secrétaire d'où Casimir, avant-hier, avait sorti le médaillon, elle fit quelques pas dans le même sens, s'arrêta devant une console qui supportait un grand miroir et, pendant que la vieille fouillait dans un tiroir, s'avisant à son reflet du ruban émeraude qu'elle portait autour du cou, elle le détacha prestement, le roula autour de son doigt... Avant que Madame Floche ne se fût retournée, le ruban vif avait disparu, Isabelle avait pris une attitude méditative, les mains retombées et croisées devant elle, le regard perdu...

La pauvre vieille Floche tenait encore d'une main son trousseau de clefs, de l'autre la maigre liasse qu'elle avait été querir dans le tiroir; elle allait se rasseoir dans son fauteuil, quand la porte, en face de celle où j'étais posté, s'ouvrit brusquement toute grande — et je faillis

crier de stupeur. La baronne apparaissait dans l'embrasure, guindée, décolletée, fardée, en grand costume d'apparat et le chef surmonté d'une sorte de plumeau-marabout gigantesque. Elle brandissait de son mieux un grand candélabre à six branches, toutes bougies allumées, qui la baignait d'une tremblotante lumière, et répandait des pleurs de cire sur le plancher. A bout de forces sans doute, elle commença par courir poser le candélabre sur la console devant la glace; puis reprenant en quatre petits bonds sa position dans l'embrasure, elle s'avança de nouveau, à pas rythmés, solennelle, portant loin devant elle étendue sa main chargée d'énormes bagues. Au milieu de la chambre elle s'arrêta, se tourna tout d'une pièce du côté de sa fille, le geste toujours tendu, et, avec une voix aiguë à percer les murailles :

— Arrière de moi, fille ingrate! Je ne me laisserai plus émouvoir par vos larmes, et vos protestations ont perdu pour jamais le chemin de mon cœur.

Tout cela était débité, crié sur le même fausset sans nuances. Isabelle cependant s'était jetée aux pieds de sa mère, dont elle avait saisi la jupe, et la tirait, découvrant deux ridicules petits escarpins de satin blanc, cependant que de son front elle heurtait le plancher qu'un tapis recouvrait à cet endroit. Madame de Saint-Auréol ne baissa pas les yeux un instant, continua de lancer droit devant elle des regards aigus et glacés comme sa voix :

— Ne vous aura-t-il pas suffi d'apporter au foyer de vos parents la misère; prétendez-vous poursuivre plus loin les...

Ici brusquement la voix lui manqua; alors se tournant vers Madame Floche qui se faisait toute petite et qui tremblait dans son fauteuil :

— Et quant à vous, ma sœur, si vous avez encore la faiblesse... — puis se reprenant : — Si vous avez la coupable faiblesse de céder encore à ces supplications, fût-ce pour un baiser, fût-ce pour une obole, aussi vrai que je

uis votre sœur aînée, je vous quitte, je recom-
nande à Dieu mes pénates, et je ne vous revois
le ma vie.

J'étais comme au spectacle. Mais puis-
qu'elles ne se savaient pas observées, pour
qui ces deux marionnettes jouaient-elles la
ragédie? Les attitudes et les gestes de la
fille me paraissaient aussi exagérés, aussi faux
que ceux de la mère... Celle-ci me faisait face,
de sorte que je voyais de dos Isabelle qui, pros-
ternée, gardait sa pose d'Esther suppliante;
tout à coup je remarquai ses pieds : ils étaient
chaussés en pou-de-soie couleur prune, autant
qu'il me sembla et que l'on en pouvait juger
encore sous la couche de boue qui recouvrait
les bottines; au-dessus, un bas blanc, où le
volant de la jupe, en se relevant, mouillé, fan-
geux, avait fait une traînée sale... Et soudain,
plus haut que la déclamation de la vieille,
retentit en moi tout ce que ces pauvres objets
racontaient d'aventureux, de misérable. Un
sanglot m'étreignit la gorge; et je me promis,

quand Isa quitterait la maison, de la suivre à travers le jardin.

Madame de Saint-Auréol cependant avait fait trois pas vers le fauteuil de Madame Floche :

— Allons! donnez-moi ces billets! Pensez-vous que sous votre mitaine je ne voie pas se froisser le papier? Me croyez-vous aveugle, ou folle? Donnez-moi cet argent, vous dis-je! — Et, mélodramatiquement, approchant les billets dont elle s'était emparée, de la flamme d'une des bougies du candélabre : — Je préférerais brûler le tout (faut-il dire qu'elle n'en faisait rien) plutôt que de lui donner un liard.

Elle glissa les billets dans sa poche et reprit son geste déclamatoire :

— Fille ingrate! Fille dénaturée! Le chemin qu'ont pris mes bracelets et mes colliers, vous saurez l'apprendre à mes bagues! — Ce disant, d'un geste habile de sa main étendue, elle en fit tomber deux ou trois sur le tapis.

Comme un chien affamé se jette sur un os, Isabelle s'en saisit.

— Partez, à présent : nous n'avons plus rien à nous dire, et je ne vous reconnais plus.

Puis ayant été prendre un éteignoir sur la table de nuit, elle en coiffa successivement chaque bougie du candélabre, et partit.

La pièce à présent paraissait sombre. Isabelle cependant s'était relevée; elle passait ses doigts sur ses tempes, rejetait en arrière ses boucles éparses et rajustait son chapeau. D'une secousse elle remonta son manteau qui avait un peu glissé de ses épaules, et se pencha vers Madame Floche pour lui dire adieu. Il me parut que la pauvre femme cherchait à lui parler, mais c'était d'une voix si faible que je ne pus rien distinguer. Isabelle sans rien dire pressa une des tremblantes mains de la vieille contre ses lèvres. Un instant après je m'élançais à sa poursuite dans le couloir.

Au moment de descendre l'escalier, un bruit de voix m'arrêta. Je reconnus celle de Mademoiselle Verdure qu'Isabelle avait déjà rejointe dans le vestibule, et je les aperçus toutes deux en me penchant par-dessus la rampe. Olympe Verdure tenait une petite lanterne à la main.

— Tu vas partir sans l'embrasser? disait-elle, — et je compris qu'il s'agissait de Casimir. — Tu ne veux donc pas le voir?

— Non, Loly; je suis trop pressée. Il ne doit pas savoir que je suis venue.

Il y eut un silence, une pantomime que d'abord je ne compris pas bien. La lanterne s'agita projetant des ombres bondissantes. Mademoiselle Verdure s'avançant, Isabelle se reculant, toutes deux se déplacèrent de quelques pas; puis j'entendis :

— Si; si; en souvenir de moi. Je le gardais depuis longtemps. A présent que je suis vieille, qu'est-ce que je ferais de cela?

— Loly! Loly! Vous êtes ce que je laisse ici de meilleur.

Mademoiselle Verdure la pressait entre ses bras :

— Ah! pauvrette! comme elle est trempée!

— Mon manteau seulement... ce n'est rien. Laisse-moi partir vite.

— Prends un parapluie au moins.

— Il ne pleut plus.

— La lanterne.

— Qu'est-ce que j'en ferais? La voiture est tout près. Adieu.

— Allons! Adieu, ma pauvre enfant! Que Dieu te... le reste se perdit dans un sanglot. Mademoiselle Verdure resta quelques instants penchée dans la nuit, et une bouffée d'air humide monta du dehors dans la cage de l'escalier; puis, sur la porte refermée, je l'entendis pousser les verrous...

Je ne pouvais passer devant Mademoiselle Verdure. Gratien emportait chaque soir la clef de la porte de la cuisine. Une autre

porte ouvrait de l'autre côté de la maison, par où facilement j'eusse pu sortir, mais c'était un détour énorme. Avant que je ne l'aie retrouvée, Isabelle aurait déjà rejoint sa voiture. Ah! si de ma fenêtre je l'appelais... Je courus à ma chambre. La lune était de nouveau recouverte; guettant un bruit de pas j'attendis un instant; un souffle puissant s'éleva et, tandis que Gratien rentrait par la cuisine, à travers la chuchotante agitation des arbres, j'entendis la voiture d'Isabelle de Saint-Auréol s'éloigner.

VII

Je m'étais mis fort en retard, et, sitôt de retour à Paris, s'emparèrent de moi mille soucis qui déroutèrent enfin mes pensées. La résolution que j'avais prise de retourner l'été suivant à la Quartfourche tempérait mes regrets de n'avoir su pousser plus loin une aventure que je commençais d'oublier lorsque, vers la fin de janvier, je reçus un double faire-part. Les époux Floche avaient tous deux exhalé vers Dieu leur âme tremblante et douce, à quelques jours d'intervalle. Je reconnus sur l'enveloppe du faire-part l'écri-

ture de Mademoiselle Verdure; mais c'est à Casimir que j'envoyai l'expression banale de mes regrets et de ma sympathie. Deux semaines après je reçus cette lettre :

Mon cher Monsieur Gérard,

(L'enfant n'avait jamais pu se décider à m'appeler par mon nom de famille.

— Comment vous appelez-vous, vous? m'avait-il demandé dans une promenade, précisément le jour où j'avais commencé à le tutoyer.

— Mais tu le sais bien, Casimir; je m'appelle Monsieur Lacase.

— Non; pas ce nom-là; l'autre? réclamait-il.)

Vous êtes bien bon de m'avoir écrit, et votre lettre a été bien bonne parce qu'à présent la Quartfourche est bien triste. Ma grand-maman avait eu jeudi une attaque et ne pouvait plus quitter sa chambre; alors maman est revenue à la Quartfourche et l'abbé est parti parce qu'il avait été curé du

Breuil. C'est après ça que mon oncle et ma tante sont morts. D'abord mon oncle est mort, qui vous aimait bien, et puis dimanche après ma tante qui a été malade trois jours. Maman n'était plus là. J'étais tout seul avec Loly et Delphine, la femme de Gratien, qui m'aime bien; et ç'a été très triste parce que ma tante ne voulait pas me quitter. Mais il a bien fallu. Alors maintenant je couche dans la chambre à côté de Delphine, parce que Loly a été rappelée dans l'Orne par son frère. Gratien aussi est très bon pour moi. Il m'a montré à faire des boutures et des greffes, ce qui est très amusant, et puis j'aide à abattre les arbres.

Vous savez, votre petit papier ousque vous avez écrit votre promesse, il faut l'oublier parce qu'il n'y aurait plus personne ici pour vous recevoir. Mais ça me fait beaucoup de chagrin de ne pas vous revoir parce que je vous aimais bien. Mais je ne vous oublie pas.

Votre petit ami.

CASIMIR.

La mort de Monsieur et Madame Floche m'avait laissé assez indifférent, mais cette lettre maladroite et dépourvue me remua. Je n'étais pas libre en ce moment, mais je me promis, dès les vacances de Pâques, de pousser une reconnaissance jusqu'à la Quartfourche. Que m'importait qu'on ne pût m'y recevoir? Je descendrais à Pont-l'Évêque et louerais une voiture. Ai-je besoin d'ajouter que la pensée d'y retrouver peut-être la mystérieuse Isabelle m'y attirait autant que ma grande pitié pour l'enfant. Certains passages de cette lettre me restaient incompréhensibles; j'enchaînais mal les faits... L'attaque de la vieille, l'arrivée d'Isabelle à la Quartfourche, le départ de l'abbé, la mort des vieux à laquelle leur nièce n'assistait point, le départ de Mademoiselle Verdure... ne fallait-il voir là qu'une suite fortuite d'événements, ou chercher entre eux quelque rapport? Ni Casimir n'aurait su, ni l'abbé voulu m'en instruire. Force était d'attendre avril. Dès mon second jour de liberté, je partis.

A la station du Breuil, j'aperçus l'abbé Santal qui s'apprêtait à prendre mon train; je le hélai :

— Vous revoilà dans le pays, fit-il

— Je ne pensais pas en effet y revenir si tôt.

Il monta dans mon compartiment. Nous étions seuls.

— Eh bien! Il y a eu du nouveau depuis votre visite.

— Oui; j'ai appris que vous desserviez à présent la cure du Breuil.

— Ne parlons pas de cela; et il étendait la main d'un geste que je reconnus. Vous avez reçu un faire-part?

— Et j'ai envoyé aussitôt mes condoléances à votre élève; c'est par lui que j'ai eu ensuite des nouvelles; mais il m'a peu renseigné. J'ai failli vous écrire pour vous demander quelques détails.

— Il fallait le faire.

— J'ai pensé que vous ne me rensei-

gneriez pas volontiers, ajoutai-je en riant.

Mais, sans doute tenu à moins de discrétion que du temps où il était à la Quartfourche, l'abbé semblait disposé à parler.

— Croyez-vous que c'est malheureux, ce qui se passe là-bas? dit-il. Toutes les avenues vont y passer!

Je ne comprenais point d'abord; puis la phrase de Casimir me revint à la mémoire : " J'aide à abattre des arbres... "

— Pourquoi fait-on cela? demandai-je naïvement.

— Pourquoi? mon bon Monsieur. Allez donc le demander aux créanciers. Au reste ça n'est pas eux que ça regarde, et tout se fait derrière leur dos. La propriété est couverte d'hypothèques. Mademoiselle de Saint-Auréol enlève tout ce qu'elle peut.

— Elle est là-bas?

— Comme si vous ne le saviez pas!

— Je le supposais simplement d'après quelques mots de...

— C'est depuis qu'elle est là-bas que tout va mal. — Il se ressaisit un instant; mais cette fois le besoin de parler l'emporta; il n'attendait même plus mes questions et je jugeai plus sage de n'en point faire; il reprit :

— Comment a-t-elle appris la paralysie de sa mère? c'est ce que je n'ai pas pu m'expliquer. Quand elle a su que la vieille baronne ne pouvait plus quitter son fauteuil, elle s'est amenée avec son bagage, et Madame Floche n'a pas eu le courage de la mettre dehors. C'est alors que moi je suis parti.

— Il est très triste que vous ayez ainsi laissé Casimir.

— C'est possible, mais ma place n'est pas auprès d'une créature... J'oublie que vous la défendiez!...

— Je le ferais peut-être encore, Monsieur le curé.

— Allez toujours. Oui, oui; Mademoiselle Verdure aussi la défendait. Elle l'a défen-

due jusqu'au temps qu'elle ait vu mourir ses maîtres.

J'admirais que l'abbé eût à peu près complètement dépouillé cette élégance de langage qu'il revêtait à la Quartfourche; il avait adopté déjà le geste et le parler propres aux curés des villages normands. Il reprit, poursuivant son propos :

— A elle aussi ça a paru drôle de les voir mourir tous les deux à la fois.

— Est-ce que...?

— Je ne dis rien; — et il gonflait sa lèvre supérieure par vieille habitude, mais repartait tout aussitôt :

— N'empêche que dans le pays on jasait. Ça déplaisait de voir hériter la nièce. Et vous voyez qu'elle aussi, la Verdure, a jugé préférable de s'en aller.

— Qui reste auprès de Casimir?

— Ah! vous avez tout de même compris que sa mère n'est pas une société pour l'enfant. Eh bien! il passe presque tout son temps

chez les Chointreuil, vous savez bien : le jardinier et sa femme.

— Gratien?

— Oui, Gratien; qui voulait s'opposer à ce qu'on abattît des arbres dans le parc; mais il n'a pu empêcher rien du tout. C'est la misère.

— Les Floche n'étaient pourtant pas sans argent.

— Mais tout était mangé, du premier jour, mon bon Monsieur. Sur trois fermes de la Quartfourche, Madame Floche en possédait deux qu'on a vendues, il y a beau temps, aux fermiers. La troisième, la petite ferme des Fonds, appartient encore à la baronne; elle n'était plus affermée, Gratien en surveillait le faire-valoir; mais elle sera bientôt mise en vente avec le reste.

— La Quartfourche va être mise en vente!

— Par adjudication. Mais ça ne pourra pas se faire avant la fin de l'été. En attendant je vous prie de croire que la demoiselle

profite. Il lui faudra bien finir par mettre les pouces; quand on aura déjà enlevé la moitié des arbres...

— Comment se trouve-t-il quelqu'un pour les lui acheter, si elle n'a pas le droit de les vendre?

— Ah! vous êtes jeune encore. Quand on vend à vil prix, on trouve toujours acquéreur.

— Le moindre huissier peut empêcher cela.

— L'huissier s'entend avec l'homme d'affaires des créanciers, qui s'est installé là-bas et — il se pencha vers mon oreille — qui couche avec elle, puisqu'il vous plaît de tout savoir.

— Les livres et les papiers de Monsieur Floche? demandai-je, sans paraître ému par sa dernière phrase.

— Le mobilier du château et la bibliothèque feront l'effet d'une vente prochaine; ou pour parler mieux : d'une saisie. Là-bas, personne heureusement ne se doute de la

valeur de certains ouvrages; sans quoi ceux-ci auraient disparu depuis longtemps.

— Un coquin peut surgir...

— A présent les scellés sont posés; n'ayez crainte; on ne les lèvera qu'à l'occasion de l'inventaire.

— Que dit de tout cela la baronne?

— Elle ne se doute de rien; on lui porte à manger dans sa chambre; elle ne sait seulement pas que sa fille est là.

— Vous ne dites rien du baron?

— Il est mort il y a trois semaines, à Caen, dans une maison de retraite où nous venions de le faire accepter.

Nous arrivions à Pont-l'Évêque. Un prêtre était venu à la rencontre de l'abbé Santal, qui prit congé de moi après m'avoir indiqué un hôtel et un loueur de voitures.

La voiture que je louai le lendemain me déposa à l'entrée du parc de la Quartfourche; il fut convenu qu'elle viendrait me reprendre dans une couple d'heures, après que les che-

vaux se seraient reposés dans l'écurie d'une des fermes.

Je trouvai la grille du parc grande ouverte; le sol de l'allée était abîmé par les charrois. Je m'attendais au plus affreux saccage et fus joyeusement surpris, à l'entrée, de reconnaître bourgeonnant le « hêtre à feuilles de pêcher », connaissance illustre; je ne réfléchis pas que sans doute il ne devait la vie qu'à la médiocre qualité de son bois; en avançant, je constatai que la hache avait déjà frappé les plus beaux arbres. Avant de m'enfoncer dans le parc, je voulus revoir le petit pavillon où j'avais découvert la lettre d'Isabelle; mais, suppléant la serrure brisée, un cadenas maintenait la porte (j'appris ensuite que les bûcherons serraient dans ce pavillon des outils et des vêtements). Je m'acheminai vers le château. L'allée que je suivais était droite, bordée de buissons bas; elle ne donnait pas sur la façade, mais sur le côté des communs; elle menait à la cuisine et, presque vis-à-vis de celle-ci, s'ouvrait la

petite barrière du jardin potager; j'en étais encore assez éloigné lorsque je vis sortir du potager Gratien avec un panier de légumes; il m'aperçut, mais ne me reconnut pas d'abord; je le hélai; il vint à ma rencontre, et brusquement :

— Ah ben, Monsieur Lacase! pour sûr qu'on ne vous attendait pas à cette heure! Il restait à me regarder, hochant la tête et ne dissimulant pas la contrariété que lui causait ma présence; pourtant il ajouta, plus doucement :

— Tout de même le petit sera content de vous revoir.

Nous avions fait quelques pas sans parler, du côté de la cuisine; il me fit signe de l'attendre et entra poser son panier.

— Alors vous êtes venu voir ce qui se passe à la Quartfourche, dit-il, en revenant à moi, plus civilement.

— Et il paraît que ça n'y va pas bien fort?

Je le regardai; son menton tremblait; il

restait sans me répondre; brusquement il me saisit par le bras et m'entraîna vers la pelouse qui s'étendait devant le perron du salon. Là gisait le cadavre d'un chêne énorme, sous lequel je me souvins de m'être abrité de la pluie à l'automne : autour de lui s'entassaient en bûches et en fagots ses branches dont, avant de l'abattre, on l'avait dépouillé.

— Savez-vous combien ça vaut, un arbre comme ça? me dit-il : Douze pistoles. Et savez-vous combien ils l'ont payé? — Celui-là tout comme les autres... Cent sous.

Je ne savais pas que dans ce pays ils appelaient pistoles les écus de dix francs; mais ce n'était pas le moment de demander un éclaircissement. Gratien parlait d'une voix contractée. Je me tournai vers lui; il essuya du revers de sa main, sur son visage, larmes ou sueur puis, serrant les poings :

— Oh! les bandits! les bandits! Quand je les entends taper du couperet ou de la hache, Monsieur, je deviens fou; leurs coups

me portent sur la tête; j'ai envie de crier au secours! au voleur! j'ai envie de cogner à mon tour; j'ai envie de tuer. Avant-hier j'ai passé la moitié du jour dans la cave; j'entendais moins... Au commencement, le petit, ça l'amusait de voir travailler les bûcherons; quand l'arbre était près de tomber, on l'appelait pour tirer sur la corde; et puis, quand ces brigands se sont approchés du château, abattant toujours, le petit a commencé à trouver ça moins drôle; il disait : ah! pas celui-ci! pas celui-là! — Mon pauvre gars, que je lui ai dit, celui-là ou un autre, c'est toujours pas pour toi qu'on les laisse. Je lui ai bien dit qu'il ne pourrait pas demeurer à la Quartfourche; mais c'est trop jeune; il ne comprend pas que rien n'est déjà plus à lui. Si seulement on pouvait nous garder sur la petite ferme; je l'y prendrais bien volontiers avec nous, pour sûr; mais qui sait seulement qui va l'acheter, et le gredin qu'on va vouloir y mettre à notre place!... Voyez-vous, Monsieur, je ne suis pas encore

bien vieux, mais j'aurais mieux aimé mourir avant d'avoir vu tout cela.

— Qui est-ce qui habite au château, maintenant?

— Je ne veux pas le savoir. Le petit mange avec nous à la cuisine; ça vaut mieux. Madame la baronne ne quitte plus sa chambre; heureusement pour elle, la pauvre dame... C'est Delphine qui lui porte ses repas, en passant par l'escalier de service rapport à ceux qu'elle ne veut pas croiser. Les autres ont quelqu'un qui les sert et à qui nous ne parlons pas.

— Est-ce qu'on ne doit pas bientôt faire une saisie du mobilier?

— Alors on tâchera d'emmener Madame la baronne sur la ferme, en attendant qu'on mette la ferme en vente avec le château.

— Et Made... et sa fille? demandai-je en hésitant, car je ne savais comment la nommer.

— Elle peut bien aller où il lui plaira; mais pas chez nous. C'est pourtant à cause d'elle, tout ce qui arrive.

Sa voix tremblait d'une si grave colère que je compris à ce moment comment cet homme avait pu aller jusqu'au crime pour protéger l'honneur de ses maîtres.

— Elle est dans le château, maintenant?

— A l'heure qu'il est, elle doit se promener dans le parc. Paraît que ça ne lui fait pas de mal, à elle; elle regarde les ébrancheurs; il y a même des jours qu'elle cause avec eux, sans honte. Mais quand il pleut, elle ne quitte pas sa chambre; tenez, celle qui fait le coin; elle se tient tout contre la vitre et regarde dans le jardin. Si son homme n'était pas à Lisieux pour le quart d'heure, je ne sortirais pas comme je fais. Ah! on peut dire que c'est du beau monde, Monsieur Lacase; pour sûr! Si seulement nos pauvres vieux maîtres revenaient pour voir ça chez eux, ils retourneraient bien vite où ils reposent.

— Casimir est par là?

— Je pense qu'il se promène dans le parc lui aussi. Voulez-vous que je l'appelle?

— Non; je saurai bien le trouver. A tantôt. Je vous reverrai sans doute, Delphine et vous, avant de partir.

Le saccage des bûcherons paraissait plus atroce encore à ce moment de l'année où tout s'apprêtait à revivre. Dans l'air attiédi les rameaux déjà se gonflaient; des bourgeons éclataient et, coupée, chaque branche pleurait sa sève. J'avançais lentement, non point tant triste moi-même qu'exalté par la douleur du paysage, grisé peut-être un peu par la puissante odeur végétale que l'arbre mourant et la terre en travail exhalaient. A peine étais-je sensible au contraste de ces morts avec le renouveau du printemps; le parc, ainsi, s'ouvrait plus largement à la lumière qui baignait et dorait également mort et vie; mais cependant, au loin, le chant tragique des cognées, occupant l'air d'une solennité funèbre, rythmait secrètement les battements heureux de mon cœur, et la vieille lettre d'amour, que j'avais emportée, dont je m'étais promis de

ne me point servir, mais que par instants je pressais sur mon cœur, le brûlait. Rien plus ne saurait m'empêcher aujourd'hui, me redisais-je, et je souriais de sentir mes pas se presser à la seule pensée d'Isabelle; ma volonté n'y pouvait, mais une force intérieure m'activait. J'admirais par quel excès de vie cet accent de sauvagerie que la déprédation apportait à la beauté du paysage en aiguisait pour moi la jouissance; j'admirais que les médisances de l'abbé eussent si peu fait pour me détacher d'Isabelle et que tout ce que je découvrais d'elle avivât inavouablement mon désir... Qu'est-ce qui l'attachait encore à ces lieux, peuplés de hideux souvenirs? De la Quartfourche vendue, je le savais, rien ne devait lui rester ni lui revenir. Que ne s'enfuyait-elle? Et je rêvais de l'enlever ce soir dans ma voiture; je précipitais mon allure; je courais presque, quand soudain, loin devant moi, je l'aperçus. C'était elle, à n'en pas douter, en deuil et nu-tête, assise sur le tronc d'un arbre

abattu en travers de l'allée. Mon cœur battit si fort que je dus m'arrêter quelques instants; puis, vers elle, lentement j'avançai, tranquille et indifférent promeneur.

— Excusez-moi, Madame... je suis bien ici à la Quartfourche?

Un petit panier à ouvrage était posé sur le tronc d'arbre à côté d'elle plein de bobines, d'instruments de couture, de morceaux de crêpe enroulés sur eux-mêmes ou défaits, et elle s'occupait à en disposer quelques lambeaux sur une modeste capote de feutre qu'elle tenait à la main; un ruban vert, que sans doute elle venait d'en arracher, traînait à terre. Un très court mantelet de drap noir couvrait ses épaules, et, quand elle leva la tête, je remarquai l'agrafe vulgaire qui en retenait le col clos. Sans doute m'avait-elle aperçu de loin, car ma voix ne parut pas la surprendre.

— Vous veniez pour acheter la propriété? dit-elle, et sa voix que je reconnus me fit battre le cœur. Que son front découvert était beau!

— Oh! je venais en simple visiteur. Les grilles étaient ouvertes et j'ai vu des gens circuler. Mais peut-être était-il indiscret d'entrer?

— A présent, peut bien entrer qui veut! Elle soupira profondément, mais se reprit à son ouvrage comme si nous ne pouvions avoir rien de plus à nous dire.

Ne sachant comment continuer un entretien qui peut-être serait unique, qui devait être décisif, mais que le temps ne me paraissait pas venu de brusquer; soucieux d'y apporter quelque précaution, et la tête et le cœur uniquement pleins d'attente et de questions que je n'osais encore poser, je demeurais devant elle, chassant du bout de ma canne de menus éclats de bois, si gêné, si impertinent à la fois et si gauche, qu'à la fin elle releva les yeux, me dévisagea et je crus qu'elle allait éclater de rire; mais elle me dit simplement, sans doute parce qu'alors je portais un chapeau mou sur des cheveux longs, et parce que ne me pressait apparemment aucune occupation pratique :

— Vous êtes artiste?

— Hélas! non, répliquai-je en souriant; mais qu'à cela ne tienne; je sais goûter la poésie. Et sans oser la regarder encore, je sentais son regard m'envelopper. L'hypocrite banalité de nos propos m'est odieuse et je souffre à les rapporter...

— Comme ce parc est beau, reprenais-je.

Il me parut qu'elle ne demandait qu'à causer et n'était embarrassée, ainsi que moi, que de savoir comment engager l'entretien; car elle se récria que je ne pouvais malheureusement juger en cette saison de ce que pouvait devenir à l'automne ce parc, encore grelottant et mal réveillé de l'hiver — du moins ce qu'il avait pu devenir, reprit-elle; qu'en restera-t-il désormais après l'affreux travail des bûcherons?...

— Ne pouvait-on les empêcher? m'écriai-je.

— Les empêcher! répéta-t-elle ironiquement en levant très haut les épaules; et je crus qu'elle me montrait son misérable chapeau de feutre pour témoigner de sa détresse,

mais elle le levait pour le reposer sur sa tête, rejeté en arrière et laissant découvert son front; puis elle commença de ranger ses morceaux de crêpe comme si elle s'apprêtait à partir. Je me baissai, ramassai à ses pieds le ruban vert, le lui tendis.

— Qu'en ferais-je, à présent? dit-elle sans le prendre. Vous voyez que je suis en deuil.

Aussitôt je l'assurai de la tristesse avec laquelle j'avais appris la mort de Monsieur et Madame Floche, puis enfin celle du baron; et comme elle s'étonnait que j'eusse connu ses parents, je lui laissai savoir que j'avais vécu auprès d'eux douze jours du dernier octobre.

— Alors pourquoi tout à l'heure avez-vous feint de ne savoir où vous étiez? repartit-elle brusquement.

— Je ne savais comment vous aborder. Puis, sans trop me découvrir encore, je commençai de lui raconter quelle passionnée curiosité m'avait retenu de jour en jour à la Quartfourche dans l'espoir de la rencontrer

et (car je ne lui parlai pas de la nuit où mon indiscrétion l'avait surprise) mes regrets enfin de regagner Paris sans l'avoir vue.

— Qu'est-ce donc qui vous avait donné si grand désir de me connaître?

Elle ne faisait plus mine de partir. J'avais traîné jusqu'en face d'elle, près d'elle, un épais fagot où je m'étais assis; plus bas qu'elle, je levais les yeux pour la voir; elle s'occupait enfantinement à pelotonner des rubans de crêpe et je ne saisissais plus son regard. Je lui parlai de sa miniature et m'inquiétai de ce qu'avait pu devenir ce portrait dont j'étais amoureux; mais elle ne le savait point.

— Sans doute le retrouvera-t-on en levant les scellés... Et il sera mis en vente avec le reste, ajouta-t-elle avec un rire dont la sécheresse me fit mal. — Pour quelques sous vous pourrez l'acquérir, si le cœur vous en dit toujours.

Je protestai de mon chagrin de la voir ne prendre pas au sérieux un sentiment dont

l'expression seule était brusque, mais qui depuis longtemps m'occupait; mais à présent elle demeurait impassible et semblait résolue à ne plus écouter rien de moi. Le temps pressait. N'avais-je pas sur moi de quoi violenter son silence? L'ardente lettre frémissait sous mes doigts. J'avais préparé je ne sais quelle histoire d'anciennes relations de ma famille avec celle de Gonfreville, pensant l'amener incidemment à parler; mais à ce moment je ne sentis plus que l'absurdité de ce mensonge et commençai de raconter tout simplement par quel mystérieux hasard cette lettre — et je la lui tendis — était tombée entre mes mains.

— Ah! je vous en conjure, Madame! ne déchirez pas ce papier! Rendez-le-moi...

Elle était devenue mortellement pâle et garda quelques instants sans la lire la lettre ouverte sur ses genoux; le regard vague, les paupières battantes, elle murmurait :

— Oublié de la reprendre! Comment avais-je pu l'oublier?

— Sans doute aurez-vous cru qu'elle lui était parvenue, qu'il était venu la chercher...

Elle ne m'écoutait toujours pas. Je fis un mouvement pour me ressaisir de la lettre; mais elle se méprit à mon geste :

— Laissez-moi, cria-t-elle en repoussant brutalement ma main. Elle se souleva, voulut fuir. A genoux devant elle, je la retins.

— N'ayez pas peur de moi, Madame; vous voyez bien que je ne vous veux aucun mal; et, comme elle se rasseyait, ou plutôt retombait sans force, je la suppliai de ne pas m'en vouloir si le hasard avait choisi pour elle un confident involontaire, mais de me continuer une confiance que je jurai de ne point trahir; ah! que ne me parlait-elle à présent comme à un ami véritable et comme si je ne savais rien d'elle qu'elle-même ne m'eût appris?

Les larmes que je répandais en parlant firent peut-être plus pour la convaincre que mes paroles.

— Hélas! repris-je, je sais quelle mort misé-

able enlevait, ce même soir, votre amant... Mais comment avez-vous appris votre deuil? Cette nuit que vous l'attendiez, prête à fuir avec lui, que pensiez-vous? que fîtes-vous en ne le voyant pas apparaître?

— Puisque vous savez tout, dit-elle d'une voix désolée, vous savez bien que je n'avais plus à l'attendre, après que j'avais averti Gratien.

J'eus de l'affreuse vérité une intuition si subite que ces mots m'échappèrent comme un cri :

— Quoi? c'est vous qui l'avez fait tuer?

Alors laissant tomber à terre la lettre et le panier dont les menus objets se répandirent, elle courba son front dans ses mains et commença de sangloter éperdument. Je me penchai vers elle et tentai de prendre une de ses mains dans les miennes.

— Non! vous êtes ingrat et brutal.

Mon imprudente exclamation coupait court à sa confidence; elle se raidissait à pré-

sent contre moi; cependant je restais assis devant elle, bien résolu à ne la quitter point qu'elle ne se fût expliquée davantage. Ses sanglots enfin s'apaisèrent; je lui persuadai doucement qu'elle avait déjà trop parlé pour pouvoir impunément se taire, mais qu'une confession sincère ne saurait la diminuer à mes yeux et qu'aucun aveu ne me serait plus pénible que son silence. Les coudes sur les genoux, ses mains croisées cachant son front, voici ce qu'elle me raconta.

La nuit qui précéda celle qu'elle avait fixée pour sa fuite, dans l'amoureuse exaltation de la veillée, elle avait écrit cette lettre; le lendemain, elle l'avait portée au pavillon, glissée en cet endroit secret que Blaise de Gonfreville connaissait et où elle savait que bientôt il viendrait la prendre. Mais sitôt de retour au château, lorsqu'elle s'était retrouvée dans cette chambre qu'elle voulait quitter pour jamais, une angoisse indicible l'avait saisie, la peur de cette liberté inconnue qu'elle

vait si sauvagement désirée, la peur de cet
mant qu'elle appelait encore, de soi-même
t de ce qu'elle craignait d'oser. Oui la réso-
ution était prise, oui le scrupule refoulé, la
honte bue, mais à présent que rien ne la rete-
nait plus, devant la porte ouverte pour sa fuite,
e cœur brusquement lui manquait. L'idée de
cette fuite lui devenait odieuse, intolérable;
elle courait dire à Gratien que le baron de
Gonfreville avait projeté de l'enlever aux siens
cette nuit même, qu'on le trouverait rôdant
avant le soir auprès du pavillon de la grille,
dont il fallait déjà l'empêcher d'approcher.

Je m'étonnai qu'elle ne fût point allée simplement rechercher elle-même cette lettre et la remplacer par une autre où d'une si folle entreprise elle eût découragé son amant. Mais aux questions que je lui posais elle se dérobait sans cesse, répétant en pleurant qu'elle savait bien que je ne la pouvais comprendre et qu'elle-même ne se pouvait mieux expliquer, mais qu'elle ne se sentait alors non plus capable de

rebuter son amant que le suivre; que la peur l'avait à ce point paralysée, qu'il devenait au-dessus de ses forces de retourner au pavillon; que d'ailleurs, à cette heure du jour, ses parents redoutés la surveillaient, et que c'est pour cela qu'elle avait dû recourir à Gratien.

— Pouvais-je supposer qu'il prendrait au sérieux des paroles échappées à mon délire? Je pensais qu'il l'écarterait seulement... J'eus un sursaut en entendant, une heure après, un coup de fusil du côté de la grille; mais ma pensée se détourna d'une supposition horrible et que je me refusais d'envisager; au contraire, depuis que j'avais averti Gratien, l'esprit et le cœur dégagés, je me sentais presque joyeuse... Mais quand la nuit vint, mais quand approcha l'heure qui eût dû être celle de ma fuite, ah! malgré moi je commençai d'attendre, je recommençai d'espérer; du moins une sorte de confiance, et que je savais mensongère, se mêlait à mon désespoir; je ne pouvais réaliser que la lâcheté, la défaillance d'un moment

eussent ruiné d'un coup mon long rêve; je n'en étais pas réveillée; oui, comme en rêve, je suis descendue dans le jardin, épiant chaque bruit, chaque ombre; j'attendais encore...

Elle recommença de sangloter :

— Non, je n'attendais plus, reprit-elle; je cherchais à me tromper moi-même, et par pitié pour moi j'imitais celle qui attend. Je m'étais assise devant la pelouse, sur la plus basse marche du perron; le cœur sec à ne pouvoir verser une larme; et je ne pensais plus à rien, ne savais plus qui j'étais, ni où j'étais, ni ce que j'étais venue faire. La lune qui tout à l'heure éclairait le gazon disparut; alors un frisson me saisit; j'aurais voulu qu'il m'engourdît jusqu'à la mort. Le lendemain je tombai gravement malade et le médecin qu'on appela révéla ma grossesse à ma mère.

Elle s'arrêta quelques instants.

— Vous savez à présent ce que vous désiriez savoir. Si je continuais mon histoire, ce serait celle d'une autre femme où vous ne

reconnaîtriez plus l'Isabelle du médaillon.

Déjà je reconnaissais assez mal celle dont mon imagination s'était éprise. Elle coupait ce récit d'interjections, il est vrai, récriminant contre le destin, et elle déplorait que dans ce monde la poésie et le sentiment eussent toujours tort; mais je m'attristais de ne distinguer point dans la mélodie de sa voix les chaudes harmoniques du cœur. Pas un mot de regret que pour elle! Quoi! pensais-je, est-ce là comme elle savait aimer?...

A présent je ramassais les menus objets de la corbeille renversée, qui s'étaient éparpillés sur le sol. Je ne me sentais plus aucun désir de la questionner davantage; subitement incurieux de sa personne et de sa vie, je restais devant elle comme un enfant devant un jouet qu'il a brisé pour en découvrir le mystère; et même l'attrait physique dont encore elle se revêtait n'éveillait plus en ma chair aucun trouble, ni le battement voluptueux de ses paupières, qui tantôt me faisait tressaillir. Nous

causions de son dénuement; et comme je lui demandais ce qu'elle se proposait de faire :

— Je chercherai à donner des leçons, répondit-elle; des leçons de piano; ou de chant. J'ai une très bonne méthode.

— Ah! vous chantez?

— Oui; et je joue du piano. Dans le temps j'ai beaucoup travaillé. J'étais élève de Thalberg... J'aime aussi beaucoup la poésie.

Et comme je ne trouvais rien à lui dire :

— Je suis sûre que vous en savez par cœur! Vous ne voudriez pas m'en réciter?

Le dégoût, l'écœurement de cette trivialité poétique achevait de chasser l'amour de mon âme. Je me levai pour prendre congé d'elle.

— Quoi! vous partez déjà?

— Hélas! vous sentez bien vous aussi qu'il vaut mieux maintenant que je vous quitte. Figurez-vous qu'auprès de vos parents, à l'automne dernier, dans la torpeur de la Quartfourche, je m'étais endormi, que je

m'étais épris d'un rêve, et que je viens de m'éveiller. Adieu.

Une petite forme claudicante apparut à l'extrémité tournante de l'allée.

— Je crois que j'aperçois Casimir, qui sera content de me revoir.

— Il vient. Attendez-le.

L'enfant se rapprochait à petits bonds; il portait un râteau sur l'épaule.

— Permettez-moi d'aller à sa rencontre. Il serait peut-être gêné de me retrouver près de vous. Excusez-moi... Et brusquant mon adieu de la manière la plus gauche, je saluai respectueusement et partis.

Je ne revis plus Isabelle de Saint-Auréol et n'appris rien de plus sur elle. Si pourtant : lorsque je retournai à la Quartfourche l'automne suivant, Gratien me dit que, la veille de la saisie du mobilier, abandonnée par l'homme d'affaires, elle s'était enfuie avec un cocher.

— Voyez-vous, Monsieur Lacase, ajoutait-

il sentencieusement, — elle n'a jamais pu rester seule; il lui en a toujours fallu un.

La bibliothèque de la Quartfourche fut vendue au milieu de l'été. Malgré les instructions que j'avais laissées, je ne fus point averti; et je crois que le libraire de Caen qui fut appelé à présider la vente se souciait fort peu de m'y inviter non plus qu'aucun autre sérieux amateur. J'appris ensuite avec une stupeur indignée que la Bible fameuse s'était vendue 70 fr. à un bouquiniste du pays; puis revendue 300 fr. aussitôt après, je ne pus savoir à qui. Quant aux manuscrits du XVIIe siècle, ils n'étaient même pas mentionnés dans la vente et furent adjugés comme vieux papiers.

J'eusse voulu du moins assister à la vente du mobilier, car je me proposais d'acheter quelques menus objets en souvenir des Floche; mais prévenu trop tard je ne pus arriver à Pont-l'Évêque que pour la vente des fermes et de la propriété. La Quartfourche fut acquise à vil prix par le marchand de biens Moser-

Schmidt, qui se disposait à convertir le parc en prairies, lorsqu'un amateur américain la lui racheta; je ne sais trop pourquoi, car il n'est pas revenu dans le pays, et laisse parc et château dans l'état que vous avez pu voir.

Peu fortuné comme j'étais alors, je pensais n'assister à la vente qu'en curieux, mais, dans la matinée, j'avais revu Casimir, et, tandis que j'écoutais les enchères, une telle angoisse me prit à songer à la détresse de ce petit que, soudain, je résolus de lui assurer l'existence sur la ferme que souhaitait occuper Gratien. Vous ne saviez pas que j'en étais devenu propriétaire? Presque sans m'en rendre compte j'avais poussé l'enchère; c'était folie; mais combien me récompensa la triste joie du pauvre enfant...

J'allai passer les vacances de Pâques et celles de l'été suivant dans cette petite ferme, chez Gratien, près de Casimir. La vieille Saint-Auréol vivait encore; nous nous étions arrangés tant bien que mal pour lui laisser la meil-

leure chambre; elle était tombée en enfance, mais pourtant elle me reconnut et se souvint à peu près de mon nom.

— Que c'est aimable, Monsieur de Las Cases! Que c'est aimable à vous, répétait-elle quand elle me revit d'abord. Car elle s'était flatteusement persuadée que j'étais revenu dans le pays uniquement pour lui rendre visite.

— Ils font des réparations au château. Cela sera très beau! me disait-elle confidentiellement, comme pour m'expliquer son dénuement, ou se l'expliquer à elle-même.

Le jour de la vente du mobilier, on l'avait d'abord sortie sur le perron du salon, dans son grand fauteuil à oreillettes; l'huissier lui fut présenté comme un célèbre architecte venu de Paris tout exprès pour surveiller les travaux à entreprendre (elle croyait sans peine à tout ce qui la flattait), puis Gratien, Casimir et Delphine l'avaient transportée jusque dans cette chambre qu'elle ne devait plus quitter,

mais où elle vécut encore près de trois ans.

C'est pendant ce premier été de villégiature sur ma ferme, que je fis connaissance avec les B. dont j'épousai plus tard la fille aînée. La R..., qui depuis la mort de mes beaux-parents nous appartient, n'est pas, vous l'avez vu, très distante de la Quartfourche; deux ou trois fois par an, je retourne causer avec Gratien et Casimir, qui cultivent fort bien leurs terres et me versent régulièrement le montant de leur modeste fermage. C'est là que je m'en fus tantôt après que je vous eus quittés.

La nuit était bien avancée lorsque Gérard acheva son récit. C'est pourtant cette même nuit que Jammes, avant de s'endormir, écrivit sa quatrième élégie :

Quand tu m'as demandé de faire une élégie sur ce domaine abandonné où le grand vent...


LE LIVRE DE POCHE
TEXTE INTEGRAL


IMPRIMÉ EN FRANCE



